

FIGARO ILLUSTRÉ



Ayuntamiento de Madrid

L. Doucet

BREVETÉ SPÉCIAL

BREVETÉ SPÉCIAL



TAILLEURS

POUR

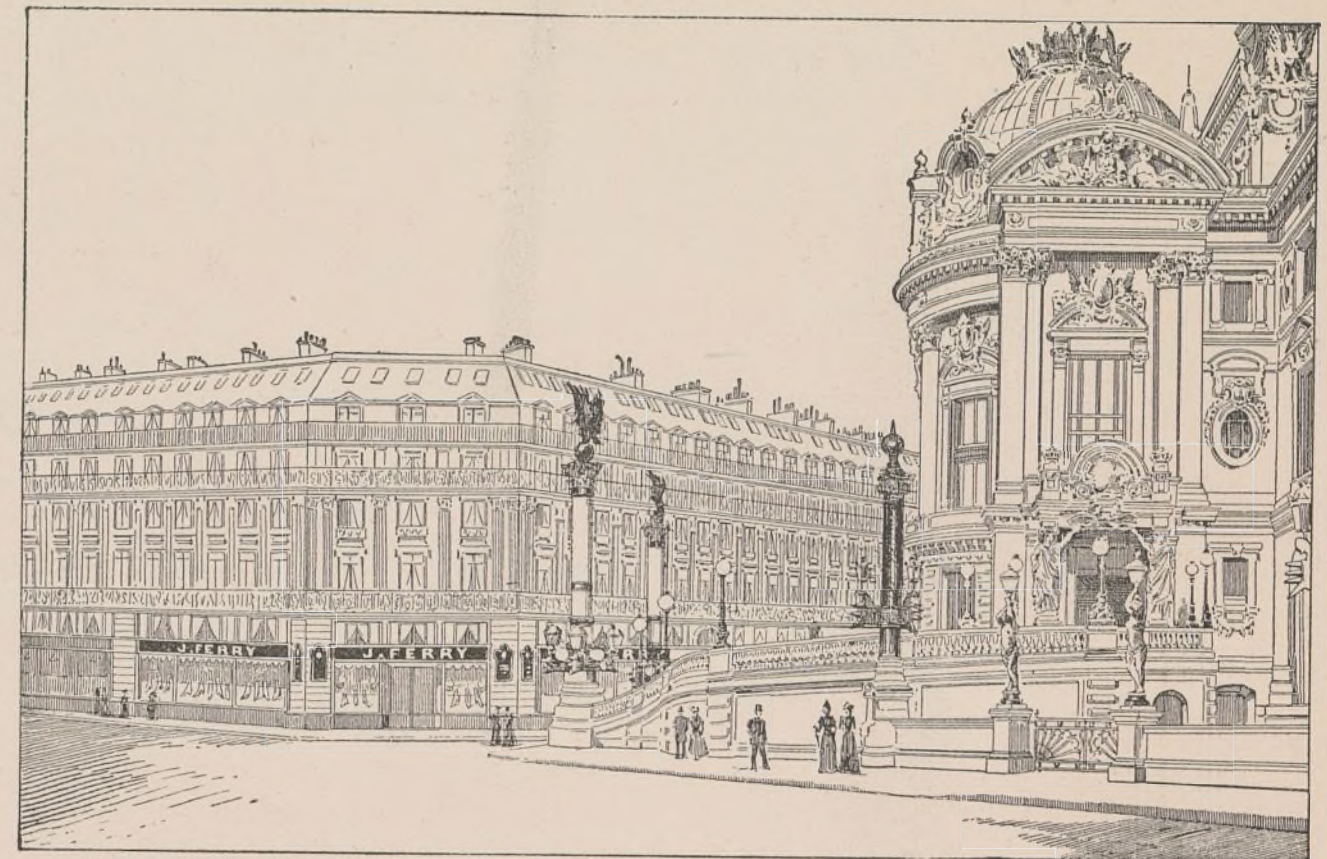
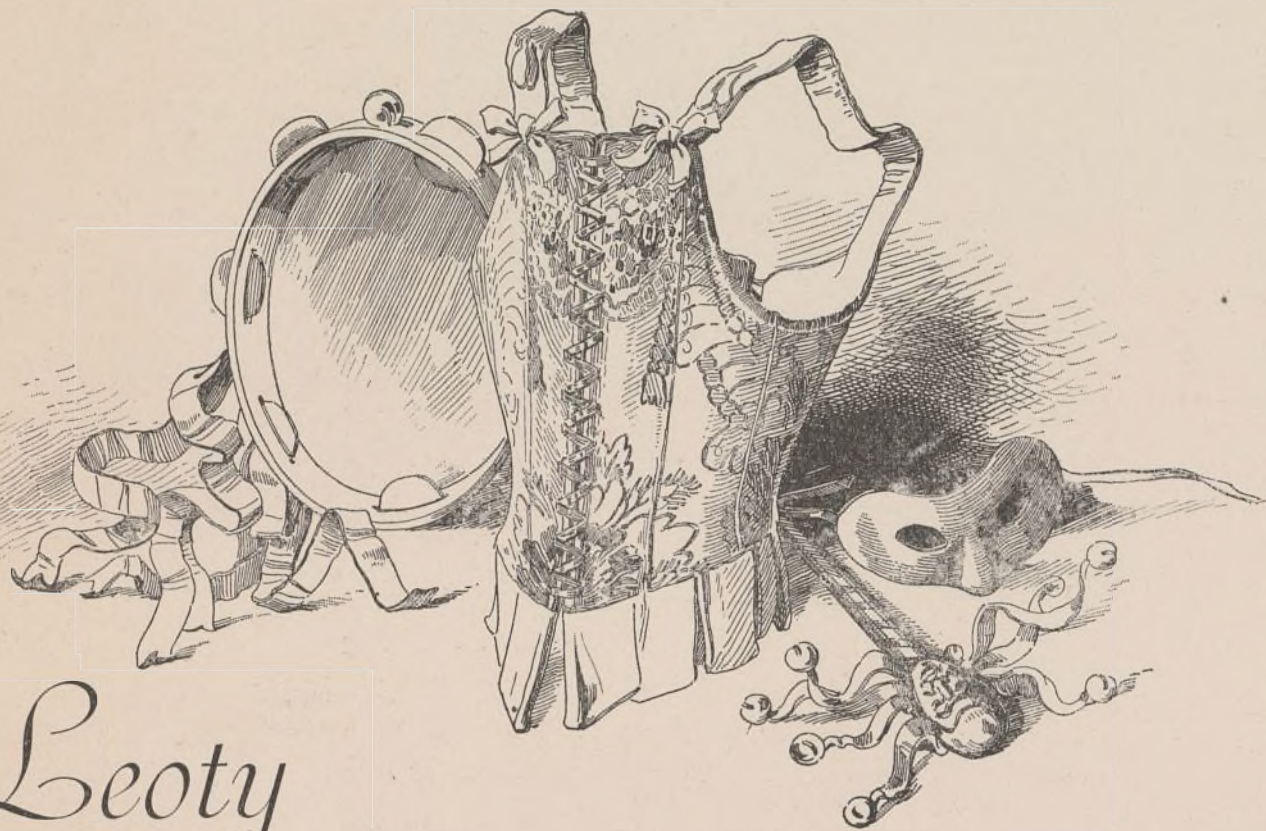
Dames

REDFERN
242 RUE DE RIVOLI
PARIS

Couturier



Agrandissements des Magasins d'AULD REEKIE, 10, rue des Capucines



CHAUSSURE FERRY. — 11, rue Scribe et 2, rue Auber.

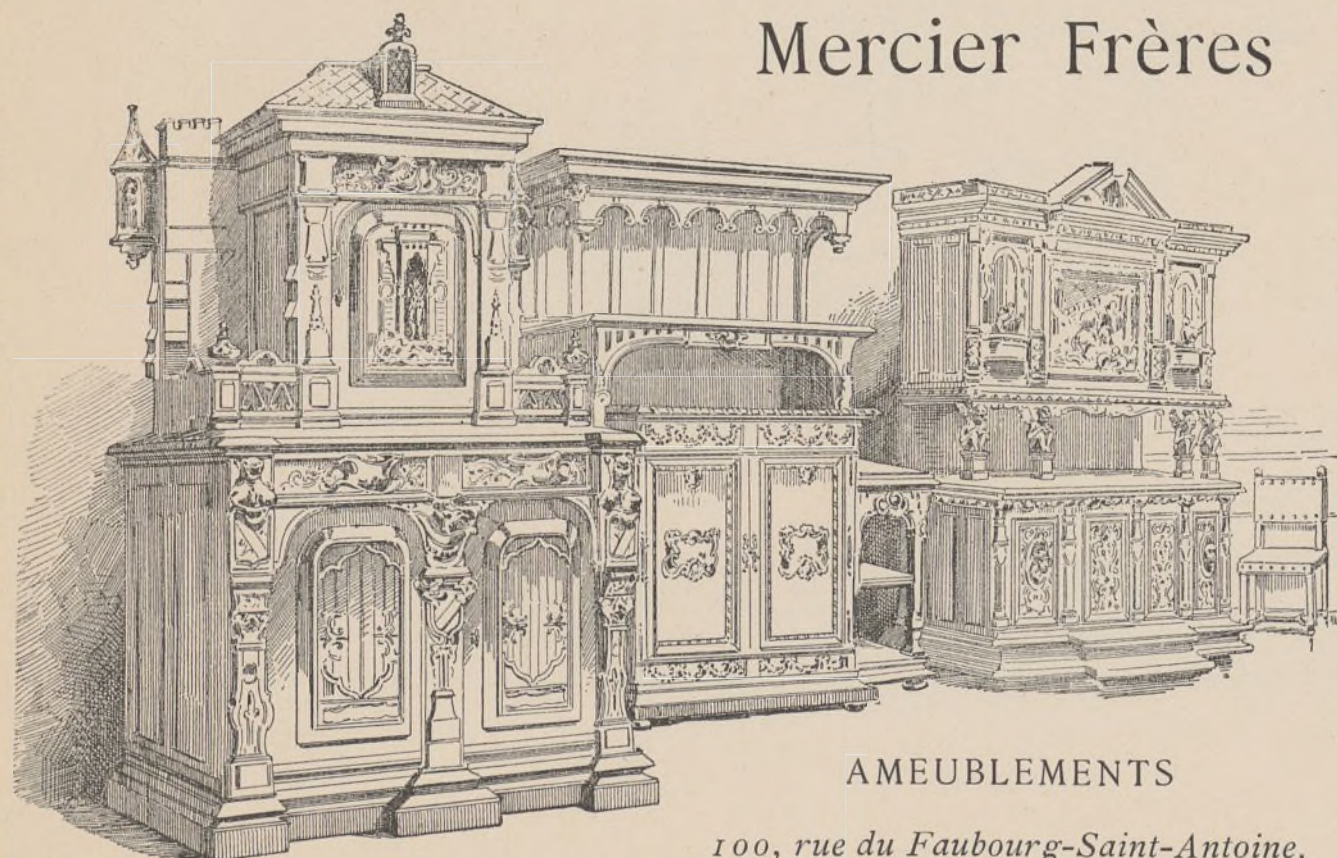
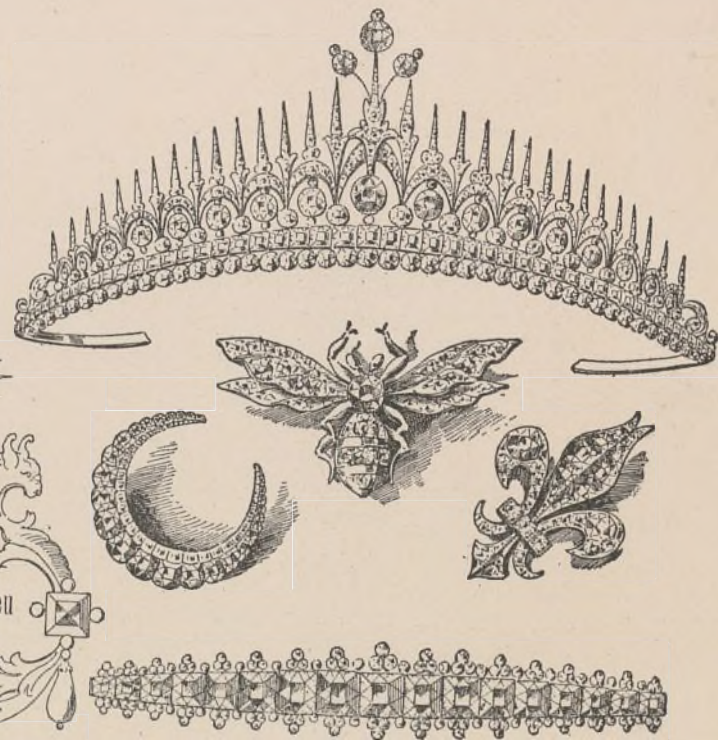


TIR AU BALL-TRAP (pigeons artificiels)
A. GUINARD, seul agent, 8, avenue de l'Opéra. PARIS

EXPOSITIONS UNIVERSELLES
Médaille d'Or



PARIS



Mercier Frères

AMEUBLEMENTS

100, rue du Faubourg-Saint-Antoine.



SEULE VÉRITABLE EAU DE BOTOT
17, rue de la Paix. — Paris.

ENCRE DE CH. LORILLEUX ET C^{ie}.

1^{re} MARQUE



Ayuntamiento de Madrid
PASSAGE JOUFFROY — PARIS

1^{re} MARQUE



PAPETERIES DU MARAIS.

FIGARO ILLUSTRÉ

Février 1891



GÉROME DANS SON ATELIER

Tableau de J.-L. Gérôme.

(EXPOSITION DU CERCLE DE L'UNION ARTISTIQUE)

SOMMAIRE

FAC-SIMILE DE TABLEAUX HORS TEXTE

Une Halte au col de Mouzaïa, par ALFRED PARIS.

Le Moulin à vent, par JULIUS ROSSI.

Gérome dans son atelier, par J.-L. GÉROME.

Le Mois parisien, par LA GRANDVILLE.

Les Livres, par R. M.

Sainte Blandine, texte et illustration de GYP.

La Trique, jeu nouveau par GEORGES LAUN.

Le Courrier Mondain, par C. DE C.

Le Cours forcé, histoire vraie, par FORTUNÉ DU BOISGOBEY.
Illustrations en couleurs de ALFRED PARIS.

Le Moulin à vent, par HENRY GRÉVILLE. Illustrations en couleurs de JULIUS ROSSI.

L'Ami François, par THÉODORE DE GRAVE. Illustrations de ALBERT LYNCH.

Ma Photographie, monologue par GROSCLAUDE, récité par COQUELIN cadet; photographies directes de M. CAMUS.

Mon Chien Tom, chanson d'enfants, paroles d'ADRIEN DÉZAMV, musique de GEORGES FRAGEROLLE. Illustration de ALBERT LYNCH.

COUVERTURE : *Le tour du Lac*, par LUCIEN DOUCET.

Le Mois Parisien

Paris en Sibérie. — Les disparus : le baron Haussmann et madame Haussmann, le comte Foucher de Careil, M. Peyrat, le duc de Leuchtenberg, Madame Rouher, Eugène Lami, Aimé Millet, Octave Feuillet, Adolphe Belot, M. Mackensie-Grievés, Madame Céline Montaland, Léo Delibes. — L'affaire Fouroux. — Evénements artistiques : Gérome dans son atelier, par Gérome; La Charge du 4^e hussards, 1807, par Edouard Detaille. — Un don royal.

Plusieurs générations se sont attendries sur les malheurs de la Jeune Sibérienne. J'espère que l'avenir compatissant s'attendrira également sur nous, qui venons de subir un hiver équivalent à une transportation en Sibérie. En dépit de tous les étourdissements de la vie mondaine, on est obligé de constater que cette température kamtchadale a fait un nombre de victimes tout à fait anormal. C'est une sorte de danse macabre où tombent, disparaissant une à une dans la poussière éternelle, les gloires et les notoriétés, les politiques et les artistes, chaque jour amenant son deuil, ses surprises et ses regrets. Le pin-ceau d'Holbein se lasserait à tracer les portraits de tous ces morts qui ont leur place dans les fastes ou dans les ana de l'histoire. C'est le baron Haussmann, c'est le comte Foucher de Careil, c'est le sénateur Peyrat, c'est le duc Nicolas de Leuchtenberg; c'est madame Haussmann qui suit madame Rouher; ce sont des artistes comme Eugène Lami et Aimé Millet, des écrivains comme Octave Feuillet et Adolphe Belot, c'est M. Mackensie-Grievés, c'est madame Céline Montaland. En voilà douze. Il y en a d'autres; mais un chroniqueur qui ne se contenterait pas de douze cadavres par chronique, pourrait être soupçonné de vouloir faire concurrence à Jules Vallès qui, dans ses jours de modération, frappait à coups de poings sur les tables de café en criant d'une voix de stentor :

« Garçon !... cent mille têtes de bourgeois ! »

Est modus in rebus, dit la vieille sagesse humaine.

Fort heureusement, d'ailleurs, il reste encore quelques joyeux vivants. Les uns patinent, les autres sont victimes d'accidents de voitures. On en voit qui persistent à se montrer d'une gaieté folle et qui ont assisté au *Bal des Incohérents* en pantalon de coutil et en chapeau de paille. Néanmoins, ce mois-ci, les chroniqueurs et le public ont ressemblé à ces deux condamnés à mort dont l'un cherchait à faire rire l'autre en lui disant :

« Tu as tort de sortir nu-tête... Tu vas t'enrhumer !... »

— Je ne trouve pas ta plaisanterie amusante, répliquait mélancoliquement le camarade.

— Vrai, tu n'es pas facile à égayer, ce matin... As-tu songé, du moins, à dire au bourreau de mettre une brique chaude sur la planchette... Rien de désagréable comme le froid aux pieds... »

A quoi le second condamné répondait : « Mon cher, tu as tort de vouloir être drôle quand même... Ça te rend bête... »

Tout Paris a connu la haute silhouette du baron Haussmann, dont le nom, pour les Dulaure de l'avenir, restera attaché aux hardies et magnifiques transformations du Paris impérial. La vie de M. Haussmann fut une vie de fièvres et de luttes. Ses vastes projets se heurtèrent à bien des résistances, non seulement de la part de l'opposition, mais dans l'entourage même de Napoléon III. On l'y trouvait envahissant, compromettant. On s'effrayait des dépenses qu'exigeait l'accomplissement de son œuvre. Il remua des centaines de millions et il vint de mourir pauvre, répondant, par la médiocrité de son héritage, aux faiseurs de calembours qui ont parlé de ses *Comptes fantastiques*.

Les derniers jours du baron Haussmann furent attristés par des deuils cruels. Il avait perdu, il y a un an, sa fille, madame Dollfus, et il venait de perdre sa femme, née de la Harpe. Il laisse des *Mémoires* curieux où se retrouvent sa largeur de vue, sa rectitude d'esprit et sa connaissance des hommes.

Madame Rouher, qui vivait dans la retraite la plus complète depuis la mort de son mari, survenue en février 1884, était la fille de l'ancien maire de Clermont-Ferrand, M. Conchon. Son portrait en pied, par Winterhalter, nous la montre jolie, mignonne, très brune, le teint rose, avec des yeux spirituels et profonds. D'une rare intelligence, d'un

caractère indépendant, elle alla peu aux Tuileries sous l'Empire; mais, quand le parti impérialiste se groupa, sous la République, autour de M. Rouher, elle fit preuve de véritables qualités diplomatiques tout en restant simple et gaie. Celui qu'on a appelé le vice-empereur était passionné pour le bégue. On le jouait à un taux modéré, car la fortune de M. Rouher était des plus modestes.

L'an dernier, madame Rouher a marié sa fille, mademoiselle Louise Rouher, à M. le baron de Baulny. Sa seconde fille a épousé, on le sait, M. le marquis de La Valette.

On a raconté que nous devions au baron Haussmann la découverte du talent d'Henri Rochefort. Le comte Foucher de Careil a fait une autre découverte : celle de Schopenhauer, sur lequel il écrivit, en 1862, une étude restée classique. M. Foucher de Careil était le petit-fils du duc général de l'Empire qui eut le plus grand nombre de chevaux tués sous lui. L'histoire en compte dix-huit; une véritable boucherie chevaline. On ne dit pas, il est vrai, qu'il les ait mangés. Son père était officier des Mousquetaires du roi. Par sa famille, le comte Foucher de Careil se rattachait donc aux traditions monarchiques; mais, désireux de servir son pays, il s'était rallié à la République dont il fut successivement préfet, ambassadeur et sénateur. C'était un lettré et un parfait galant homme qui, malgré sa grande fortune, ne connut jamais ni l'oisiveté ni l'égoïsme.

Le comte Foucher de Careil était breton. M. Peyrat était de Toulouse, comme MM. Constans, Falguières, Hébrard et Gailhard. Journaliste militant, trop bon écrivain pour être un bon orateur, car le souci de la forme paralyse l'improvisation, même chez les Toulousains, Peyrat eut une existence de bataille pendant laquelle il accumula les condamnations pour délit de presse. Collaborateur de Girardin à la *Presse*, puis rédacteur en chef de l'*Avenir national*, il inventa cette fameuse souscription Baudin, point de départ de la fortune politique de Gambetta. Député, puis sénateur sous la République, M. Peyrat cessa d'écrire et même de parler ailleurs qu'en petit comité. C'était un causeur charmant, plein de verve, un Jacobin gai dont la conversation amusait fort Victor Hugo. Sa fille, marquise Arconati-Visconti, possède une immense fortune et de splendides résidences, entre autres le château historique des comtes d'Egmont, près de Bruxelles.

Le duc Nicolas de Leuchtenberg, cousin germain de l'empereur de Russie, était allié à la plupart des familles régnantes. Marié morganatiquement à la veuve de M. Akinson, il a fait élever à Paris ses deux fils. C'était un lettré et un savant, assidu de nos cours de la Sorbonne et du collège de France et membre de toutes nos Sociétés scientifiques. Bien que le czar l'aimât beaucoup, il ne fit que de rares apparitions à Saint-Petersbourg, préférant vivre de la vie française, soit ici, soit à Nice. On prétend que, vers 1854, Napoléon III avait songé à l'adopter comme son fils et qu'il soumit ce projet à l'empereur de Russie, qui l'en dissuada.

Comme beaucoup d'étrangers, le duc de Leuchtenberg avait une prédilection marquée pour Octave Feuillet, lequel vient de mourir presque en même temps que lui. Les qualités aimables d'Octave Feuillet, la bonne tenue et l'élégance de son œuvre ont fait de lui, aux yeux des lettrés des autres pays, une sorte de type de l'écrivain homme du monde et du romancier aristocratique. Toutefois, il convient de noter qu'Octave Feuillet fut un novateur hardi et qu'il soutint les thèses les plus audacieuses avec une vigueur d'émotion que la teinte estompée de son style ne saurait faire oublier. L'auteur des *Dalila* et des *M. de Camors*, est autre chose qu'un moraliste pour duchesses et qu'un écrivain à l'eau de rose. C'est un voyant et un analyste profond du cœur humain. Il admirait d'ailleurs beaucoup Emile Zola, et il se proposait de voter, lors de la prochaine élection académique, pour l'auteur des *Rougon-Macquart*.

Il est disproportionné de rapprocher du nom d'Octave Feuillet celui d'Adolphe Belot, qui fut également un audacieux, mais qui ne saurait, à aucun point de vue, passer pour un moraliste. Ses succès théâtraux sont de meilleur aloi que ses succès de romancier. Belot eut une grande vogue avec le *Testament de César Girodot*, *Miss Multon*, l'*Article 47*, et plusieurs autres drames habilement charpentés. Ses romans, surtout les deux premiers : *Mademoiselle Giraud ma*

femme et la *Femme de feu*, soulevèrent des tempêtes d'indignation. Nous n'en sommes plus, maintenant, à nous effaroucher pour si peu, et il faut être bien profondément... censeur pour vouloir interdire la représentation de la *Fille Elisa*.

Il paraît tout naturel que M. Mackensie-Grievès disparaisse en même temps qu'Eugène Lami dont il semblait être un des modèles mondains. Voilà cinquante ans que M. Mackensie-Grievès vivait de cette haute existence élégante qu'Eugène Lami a peinte en d'exquises aquarelles. Depuis un demi-siècle membre du Jockey-Club, il fut un cavalier admirable, un contemporain et un émule des d'Hédouville et des Lupin. On s'étonnera de ne plus le voir chevaucher aux Champs-Élysées et autour du lac, élégant, mince, très correct, le camélia à la boutonnière, le monocle vissé au bord de son chapeau. C'est une physionomie curieuse et sympathique que nous voyons disparaître avec regret. Le *chic* à cheval perd un de ses mainteneurs.

Eugène Lami semblait né pour illustrer l'œuvre d'Octave Feuillet, mais il se borna à illustrer celle de Musset, le vrai, celui qui n'était pas « le Musset des familles ». Il a fait revivre pour l'avenir la société élégante de 1830, telle qu'on la vit se pavaner aux Panoramas, au perron de Torton, au défilé de Longchamps et dans les villégiatures suburbaines d'alors. Néanmoins, pour Lami comme pour Feuillet, il ne faut pas sacrifier l'œuvre sérieuse à l'œuvre frivole, si séduisante que cette frivolité puisse être. Eugène Lami ne fut pas seulement l'aquarelliste merveilleux du *Bal aux Tuileries* et du *Lever de la Reine*, il fut aussi l'auteur des *Combats d'Hondschoote* et de *Wattignies*, de la *Capitulation d'Anvers* et d'un grand nombre de toiles épiques que se sont disputées les musées d'Europe.

Comment, puisque nous parlons de ces figures artistiques et mondaines, qui s'effacent comme un sourire, ne pas dire un mot de Céline Montaland, la souris fait femme, la charmante Metella de la *Vie parisienne*. Elle fut célèbre à dix ans, comme Rose Chéri ; et, comme Rose Chéri, elle est morte d'avoir soigné son enfant atteint de la rougeole. A quatre ans, elle débuta au Théâtre-Français dans *Gabrielle*. Elle finit pensionnaire de la Comédie-Française. Mais que d'étapes fantaisistes dans son existence aventureuse ! Que de talent prodigué, parfois gaspillé, un peu au hasard, selon le bon plaisir de l'aimable artiste ! Comédie, féerie, opérette, elle aborda tous les genres gai. Qui pouvait penser que cette carrière faite de joie finirait dans la tragédie ?

La place me fait réellement défaut pour parler d'Aimé Millet, le gracieux et puissant sculpteur, de Léo Delibes, le compositeur si original et de tant d'autres dont l'horrible hiver a causé ou hâté la fin. Le mois, je le répète, a été entièrement funèbre. Il n'est pas jusqu'à la répugnante affaire Fouroux, qui n'ait quelque chose de macabre. Toutefois, le public s'est intéressé à ce drame qui nous a montré à quel degré de bassesse l'ambition peut faire tomber un politicien sans scrupules. D'autre part, malgré son crime, madame de Jonquières a excité de nombreuses sympathies. L'opinion lui a tenu compte de ses résistances, de ses révoltes, de ses luttes, de ses souffrances physiques et morales et elle a été d'autant plus indulgente pour cette martyre que son indigne amant méritait moins de pitié.

Deux événements artistiques : Gérôme va exposer aux Mirlitons un tableau dans lequel il s'est représenté sculptant sa *Tanagra*, et Detaille expose chez MM. Boussod et Valadon une grande toile où l'on voit le 4^e hussards chargeant l'ennemi, à Friedland, au cri de « Vive l'Empereur ! »

Nous donnons, dans ce numéro, le fac-simile du tableau de Gérôme. Jamais œuvre plus spirituelle et plus vivante n'a été caressée par le pinceau du maître. La chair y palpite, le marbre y resplendit et l'art, sous ses deux formes, peinture et sculpture, y contraste d'une façon originale et piquante. Cette toile est une merveille. La physionomie studieuse, acérée et souriante de Gérôme est admirablement rendue. Les accessoires sont charmants. *Tanagra* avait eu, au dernier Salon, un succès énorme. Il sera dépassé par celui qu'obtiendra ce tableau que la gravure popularisera, comme elle l'a fait déjà pour le *Duel de Pierrot*, pour le *Roi Candaule*, pour *Phryné devant l'aréopage* et pour la plupart des chefs-d'œuvre du glorieux et aimable artiste.

La *Charge du 4^e Hussards*, 1807, est une vaste toile qui n'a pas moins de vingt mètres carrés. Le régiment, commandant en tête, arrive au galop, presque face aux spectateurs. Les chevaux sont enlevés, les hommes brandissent au-dessus de leurs têtes leurs sabres recourbés en yatagans. Entre la plaine où pousse une herbe maigre, et le ciel d'une tonalité triste, le rouge des dolmans et des shakos éclate comme une fanfare. Toutes les expressions de la bravoure et de l'enthousiasme se peignent sur les physionomies. L'effet est saisissant. Edouard Detaille n'a jamais rien fait de plus beau, et cette œuvre excitera l'admiration publique au même degré que le *Rêve*.

Grâce à la générosité d'un riche anonyme, homme de cœur autant qu'homme de goût, *La Charge du 4^e hussards, 1807*, de Detaille sera désormais garantie contre les tribulations qu'a subies l'*Angelus* de Millet, et d'où l'atiré, à prix d'or, l'intervention millionnaire que de M. Chauchard.

En effet, cet anonyme vient d'acquiescer cette toile si patriotique, cette œuvre si nationale, et la donne, dès à présent, au gouvernement français. Dans un délai de quelques mois, la grande toile de Detaille sera placée au Luxembourg, en attendant le jour lointain — espérons-le, du moins — où elle ira au Louvre faire un digne pendant à la *Bataille d'Eylau*, du baron Gros.

LA GRAND'VILLE.

Les Livres

La nécessité de consacrer ma dernière revue bibliographique aux Livres d'Etrennes, m'a empêché de dire que la *Thais*, d'Anatole France, parue en novembre, était ce qu'on est convenu d'appeler un petit chef-d'œuvre, c'est-à-dire un livre exquis, de l'esprit le plus fin, de la philosophie la plus élevée, de la langue la plus française. Ce sont là trois qualités qu'il est si rare de trouver réunies, qu'il y a véritablement un plaisir de gourmet à les voir en société. Tel n'est pas assurément le sentiment des petits psychologues de l'école actuelle, mais c'est le nôtre. Anatole France est un écrivain de race et un maître styliste, qui écrit la langue pure et fleurie de Paul-Louis, de Théophile Gautier et de Victor Hugo. Sa *Thais* est un des plus beaux livres de l'année

1890. Je ne connais à son auteur qu'un défaut littéraire, c'est de faire attendre au *Figaro Illustré* un conte qu'il lui a promis depuis longtemps.

Parmi les livres nouveaux de cette année qui, d'ailleurs, sont peu nombreux, je tiens à faire une mention spéciale pour les *Crimes d'Amour* de M. Louis de Caters, qui viennent de paraître chez Havard. C'est une œuvre littéraire remplie d'intérêt, dans laquelle l'action se déroule à chaque page, passionnée, mouvementée, soutenant, dans la vérité même du récit, une thèse profondément humaine. Les scènes sont chacune, tour à tour, cruelles, douloureuses, d'une infinie tendresse; le réalisme parfois brutal s'allie à un idéalisme doux et réconfortant qui corrige et met en relief l'amère philosophie du sujet.

Est-ce le livre tant attendu par les lecteurs de romans sans cesse déçus, « le livre dans l'air » qui sera aimé parce qu'il n'est pas l'in-vraisemblable invention, la pédantesque contrefaçon, parce qu'il n'est ni décadent, ni d'une monotone pureté, ni obscène, parce que ses tendances ne sont pas prétentieusement philosophiques ? Nous croyons au grand succès de *Crimes d'Orgueil*.

Inutile, n'est-ce pas, de reparler ici de *Reine des Bois*, de notre collaborateur André Theuriet. J'ai déjà eu l'occasion de signaler ici-même ce poème charmant, idylle mêlée de drame, lorsqu'a paru la belle édition de la Maison Boussod et Valadon, avec les illustrations de Laurent-Desrousseaux.

Reine des Bois vient de paraître dans la bibliothèque Charpentier. Chez Charpentier aussi, dans la nouvelle collection « ad usum puellæ », les *Fiançailles de Thérèse*, roman d'amour chaste et émouvant, de M^{me} Stanislas Meunier.

Philippe Gille vient de publier, chez Lemerre, une nouvelle édition de l'*Herbier*, qui avait eu tant de succès l'an dernier.

Un parfum très doux, très tendre et très charmeur s'exhale de cet herbier poétique où les fleurs du souvenir sont pieusement conservées. Les courts et délicats poèmes qui le composent sont imprégnés d'une mélancolie rêveuse, d'une résignation souriante et d'une émotion pénétrante. Les *Messageurs* et *l'Esprit* méritent une mention toute spéciale.

Enfin, de Gyp, *Ohé ! la Grande Vie*, nouveau livre étincelant d'esprit parisien, ajoutée à cette comédie fin de siècle faite d'observation fine et de moquerie joyeuse, qui peut être intitulée « la Gypaille ».

R. M.

Sainte Blandine

En 177 vivait dans les Gaules, à Lyon, une jeune esclave grecque, aux longs yeux verts, aux longs cheveux d'or, nommée Blandine.



Chaque jour, en allant puiser à une fontaine l'eau que buvaient ses maîtres, elle passait devant la demeure de Savinius, le gouverneur, et

chaque jour Savinius se penchait à la fenêtre pour voir plus longtemps onduler la souple ligne de sa taille et de ses hanches, pour voir plus longtemps voltiger la fine soie de ses cheveux.

Et, à la fin, le capitaine de Marc Aurèle, le gouverneur tout puissant devant lequel tout s'inclinait, fit offrir à la petite esclave ce qui eût paru un honneur à beaucoup de femmes de condition. Blandine refusa, et Savinius, profondément troublé par le regard pur de la jeune fille, n'osa pas employer la force; il voulait qu'elle vint d'elle-même à lui, soumise et suppliante. Alors, la sachant chrétienne, il se mit à persécuter les chrétiens qui, depuis la victoire de la légion fulminante, n'étaient plus inquiétés.

Saint Pothin, amené à Rome par saint Polycarpe, évêque de Smyrne, avait été envoyé à Lyon par le pape Anicet pour y construire une église et y porter la parole de Dieu. Depuis 158 il était évêque, et son église prospérait. Par ordre du gouverneur il fut arrêté, et malgré ses quatre-vingt-dix ans, traîné dans les rues avec une indigne brutalité. Avec lui étaient également arrêtés de jeunes prêtres, des enfants, et la petite esclave, informée que d'elle seule dépendait le sort de ses compagnons.

Le 2 juin 177, Blandine, l'évêque et quarante-cinq autres chrétiens, marchèrent au supplice. Et quand la jeune fille s'avança dans le cirque, vers les bourreaux qui allaient la tourmenter avant de la livrer aux bêtes, des lis jaillirent de tous côtés, poussant autour d'elle et l'enlaçant si étroitement de leurs tiges, que les tenailles des bourreaux et les griffes des fauves déchirèrent la petite sainte sans parvenir à séparer d'elle son linceul parfumé.

GYP.

Le tableau dont nous donnons ici la reproduction a été peint par Madame la comtesse de Martel, si connue en littérature et si aimée du public sous le pseudonyme de Gyp. Cette œuvre est destinée à orner la chapelle du couvent des religieuses de l'école libre de Lion-sur-Mer (Calvados).

(N. de la R.)

La Trique

NOUVEAU JEU DE CARTES

Le nombre des joueurs n'est pas limité, mais il doit être pair; nous supposons qu'il est de six.

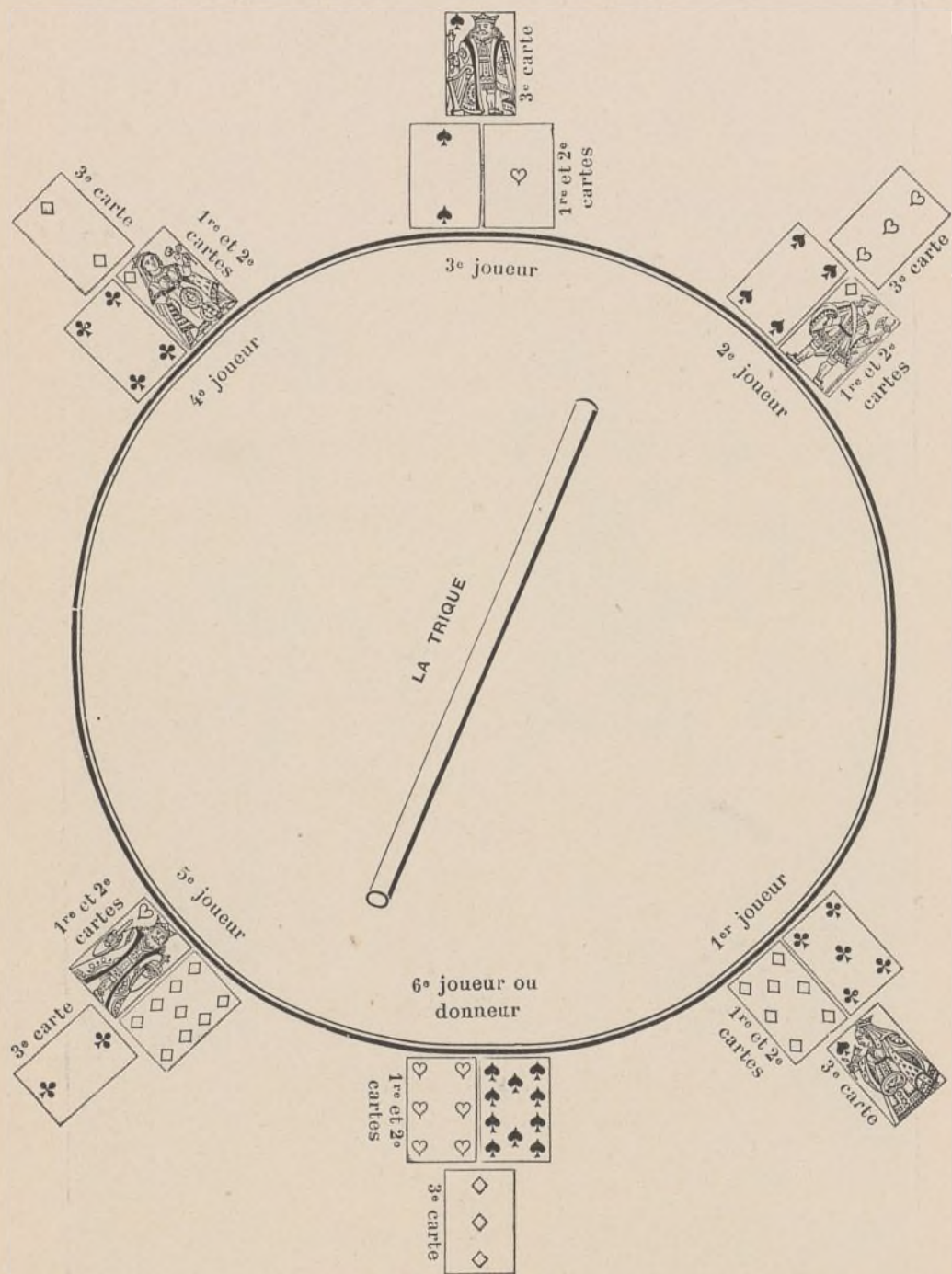
On fait usage d'un jeu de 52 cartes.

Les six personnes qui doivent prendre part au jeu s'assoient autour d'une table ronde sur laquelle on a déposé une canne ou *trique*, dont le rôle sera indiqué plus loin.

On tire à qui fera, et le joueur désigné par le sort donne, à découvert, deux cartes à chaque personne et à lui-même.

Les deux cartes que chaque joueur a devant soi forment un point qui se calcule suivant les règles usitées au baccarat, et qui, par conséquent, peut varier de 0 à 9. Cette distribution faite, le donneur consulte les points étalés sur la table et, après mûre réflexion, dispose la trique de façon à ce que les joueurs se trouvent partagés en deux camps de trois personnes chacun.

Après cette séparation, le donneur donne une troisième carte à chacun; les jeux sont alors de trois cartes et les nouveaux points se calculent encore comme au baccarat.



Dans l'exemple ci-dessus, les points étaient, après la donne de deux cartes :

1 ^{er} joueur	2	4 ^e joueur	4
2 ^e joueur	4	5 ^e joueur	9
3 ^e joueur	3	6 ^e joueur	6

Après la distribution de la troisième carte, ces points se sont transformés comme suit :

1 ^{er} joueur	2	4 ^e joueur	6
2 ^e joueur	7	5 ^e joueur	1
3 ^e joueur	3	6 ^e joueur	9

Les points des trois cartes déterminés, on ajoute ces points dans chaque camp et le camp qui a réuni le plus fort total est le gagnant.

Chaque joueur du camp gagnant reçoit de l'un des joueurs du camp adverse un nombre de jetons égal à la différence des deux totaux.

Dans le présent exemple, le camp à droite de la trique a un total de 18, l'autre un total de 10; chacun des 6^e, 1^{er} et 2^e joueurs gagne donc 8 jetons que perd chacun des 3^e, 4^e et 5^e joueurs.

Les paiements effectués, le joueur à droite du donneur devient donneur à son tour et la partie se continue d'après les règles précédentes.

Ce jeu où le hasard joue un grand rôle n'offre quelque difficulté que pour le placement de la trique, dont la position doit être déterminée, non par les points des deux premières cartes, mais par les points probables qui doivent leur succéder.

GEORGES LAUN.

Courrier Mondain

De tout temps, les grincheux ont imposé — ou du moins essayé d'imposer — leurs lois aux autres. La mode des robes collantes, si jolies pour les femmes bien faites, est combattue par les mastodontes et les girafes. Les cheveux tombants sont préconisés par celles qui ont la nuque défectueuse. Enfin, une « harpagonne » inconnue avait réussi à faire décréter, l'an dernier, que les bijoux étaient de mauvais goût!

On est heureusement revenu de cette erreur, et aujourd'hui, au contraire, le bijou a repris faveur sous toutes les formes : chaînes, épingles, bracelets, rivières, couronnes, bagues, agrafes... Un simple coup d'œil aux vitrines de M. Durand-Leriché, le joaillier si connu, 4, rue Montesquieu, nous fera connaître les nouveaux modèles, délicats, riches et mondains qui font fureur aujourd'hui.

Puisque je parlais de taille, qu'on me laisse signaler les adorables modèles que la Maison Redfern, rue de Rivoli, vient de créer pour la saison d'hiver. C'est vraiment le *nec plus ultra* de l'élégance.

Même observation pour les jolies chaussures de J. Ferry, 2, rue Auber. Célèbre pour les bains de mer, le soulier J. Ferry ne l'est pas moins pour l'hiver. Son élégance et sa distinction se recommandent pour les bals et les soirées mondaines.

Pour les bals aussi, ne négligez jamais la parfumerie Ninon, 35, rue du Quatre-Septembre. *Pâte manodermale* qui rend la peau souple et rose, *Duvet de Ninon*, et surtout la fameuse *Eau de Ninon*, secret qui permet à la célèbre Ninon de Lenclos de rester jeune jusqu'à quatre-vingts ans, sont aujourd'hui indispensables à toute mondaine.

Enfin, à cette époque où le théâtre bat son plein, ne vous usez donc pas la vue à regarder à travers les lorgnettes d'occasion qu'on veut vous louer ou vous vendre; achetez une jumelle Flammarion chez M. H. Maquet fils, 19, avenue de l'Opéra. Vous pourrez ainsi suivre sur le visage du comédien ou de l'actrice en vogue, les moindres inflexions de la physionomie. La jumelle Flammarion a été proclamée une merveille et c'est justice.

C. DE C.

Les reproductions de tableaux et de dessins publiées par le FIGARO ILLUSTRÉ sont sa propriété exclusive.

Il est interdit de retirer ces reproductions des fascicules et de les vendre séparément.

Les neuf fascicules parus en 1890 sont réunis en un volume richement relié, avec fers spéciaux.

Prix du volume : 32 francs franco pour la France.

Sur la demande de nos abonnés, nous avons fait établir un carton avec fers, pour relier l'année 1890.

Prix du carton reliure : 5 francs franco.

Adresser les demandes à M. G. Hazard, messageries du Figaro, 8, rue Paul-Lelong.

Les changements d'adresse doivent être accompagnés de 50 centimes pour frais de réimpression des bandes.

ABONNEMENTS AU FIGARO ILLUSTRÉ

PARIS ET DÉPARTEMENTS : UN AN, 36 FR. — SIX MOIS, 18 FR. 50. ÉTRANGER, Union postale : UN AN, 42 FR. — SIX MOIS, 21 FR. 50.

Les demandes d'abonnements, accompagnées de leur montant en mandats postaux ou valeurs à vue sur Paris, peuvent être adressées indifféremment à l'Administrateur du *Figaro*, 26, rue Drouot, ou à M. G. HAZARD, 8, rue Paul-Lelong (Messageries du *Figaro*.)

L'Editeur-Gérant : RENÉ VALADON.

GUSTAVE HAZARD, concessionnaire de la vente, aux Messageries du *Figaro*, 8, rue Paul-Lelong.

Imprimerie chromotypographique Boussod, Valadon et C^{ie}, Asnières.



LE COURS FORCÉ

HISTOIRE VRAIE

PAR FORTUNÉ DU BOISGOBEY

C'ÉTAIT quinze jours après la révolution de Février — il y a quarante-deux ans passés — et je m'en souviens comme si c'était hier.

Je vois encore la cour carrée de la Trésorerie de Blidah, avec les arcades qui l'entouraient, les niches où roucoulaient des pigeons tendrement soignés par le payeur, et les grands murs blanchis à la chaux sur lesquels je m'étais amusé à charbonner les scènes du fameux procès Léotade qu'on jugeait alors à Toulouse, et qui passionnait toute la France.

Je me rappelle même le portrait d'un certain frère Léopardin que j'avais particulièrement réussi. J'avais, en ce temps-là, pour la peinture à fresque, des dispositions que je n'ai pas cultivées.

La nouvelle de la chute de la royauté de Juillet venait d'éclater comme une bombe dans la riante petite ville que les Arabes appelaient *Bélida-Qahba* — Blidah la dévergondée. J'avais assisté, sur le champ de manœuvres, à la proclamation du nouveau gouvernement, et je m'étais fort diverti à entendre les spahis et les turcos crier : « Vive la *Ribiblique* ! »

L'élément civil — c'est-à-dire les débitants d'absinthe — avait manifesté en brailant la *Marseillaise* et en brisant à coups de pierres les carreaux de la maison du commandant de place, chargé de surveiller la fermeture des cabarets.

C'était l'apprentissage de la liberté qui commençait.

Personne, excepté les *mercanti*, ne prenait la chose au sérieux. On avait ri de la campagne des banquets ; on riait de l'escamotage du 24 février et on n'y croyait qu'à moitié.

A la Trésorerie, nous avions d'autres soucis.

* * *

Un convoi de fonds, impatiemment attendu, était arrivé d'Alger : six cent mille francs, destinés à ravitailler les caisses des trois places de la province, Blidah, Médéah et Milianah. Seulement, au lieu de pièces de cent sous, le Payeur général avait envoyé des billets de banque de cent francs et de deux cents francs, tout récemment créés par décret du Gouvernement provisoire.

Les billets de cent étaient verts ; les billets de deux cents étaient jaunes : deux couleurs agréables à l'œil.

Il s'agissait maintenant de payer la solde de la troupe et les autres dépenses publiques avec ce joli papier dans un pays où la population ne connaissait que l'argent monnayé.

Mon payeur de Blidah s'arrachait les cheveux, mais il n'en pouvait mais et il s'était immédiatement mis en mesure d'expédier le tiers de la somme à son collègue de Médéah, lequel, ne sachant rien de la nouvelle mesure, avait écrit deux fois pour demander qu'on lui envoyât des écus. Sa caisse était vide, disait-il, et il avait un gros paiement à faire à la direction du génie militaire.

Celui de Milianah était moins pressé et j'avais obtenu d'être chargé, en ma qualité de payeur-adjoint, de conduire le convoi de Médéah.

Ce n'était pas la première fois que je faisais ce service, et je savais, par expérience, comment on était reçu chez le camarade Lucien de Saint-Amand qui occupait depuis cinq ans le poste, alors très avancé, de Médéah.

Arrivé en Afrique vers 1838, à la suite d'une aventure romanesque, et devenu propriétaire dans la ville où il exerçait ses fonctions, il y avait obligé tant de gens qu'on chantait ses louanges d'un bout de la province à l'autre. Considéré des généraux, aimé des officiers et adoré des jeunes de la Trésorerie, il était populaire même parmi les Arabes qui lui vendaient des chevaux et qu'il fournissait gratis de plomb de chasse.

Chaque fois que je lui amenais des fonds, il me gardait deux ou trois jours et c'était fête tout le temps. Bon souper, bon gîte et le reste. Il avait une cave excellente et on buvait sec. Il prêchait d'exemple et même un peu trop, car il abusait de l'absinthe. On n'est pas parfait et c'était son seul défaut.

Donc, j'étais ravi de le revoir et, dès l'aurore, j'étais à cheval, prêt à partir avec mes mulets chargés de papier-monnaie, mes soldats du train et mon escorte, une trentaine de spahis arabes, commandés par un sous-lieutenant non moins arabe que ses hommes.

Ce brave Reybaud, le payeur de Blidah, s'était levé avant le jour pour boire avec moi le coup de l'étrier, et nous causions dans la cour de la Trésorerie.

« La Chiffa est débordée, me disait-il ; vous allez être obligé de passer par le col de Mouzaïa. Tâchez d'arriver à Médéah avant la nuit et ouvrez l'œil. Vous n'êtes que cinq Français en tout, et ces Bédouins-là ne feraient de vous qu'une bouchée, s'il leur prenait envie de se partager les caisses que vous conduisez à l'ami Saint-Amand. »

Et comme je me récriais sur cette supposition invraisemblable :

« Mon cher, vous n'auriez couru aucun risque il y a quinze jours, mais ils savent que tout vient d'être *chamardé* en France ; ils se figurent peut-être que nous allons évacuer l'Afrique et ils pourraient avoir l'idée de faire un coup.

« Encore une fois, je vous le dis, ouvrez l'œil en route. »

* * *

Je n'étais pas fort inquiet. Ces Arabes étaient depuis longtemps enrégimentés à notre service, et ils y auraient regardé à deux fois avant de piller les fonds du Gouvernement. Je me promis cependant d'accélérer la marche du convoi, afin de ne pas

être obligé de bivouaquer dans la montagne. Mes mulets n'étaient pas trop chargés ; l'étape n'était que d'une douzaine de lieues, et au mois de mars, le soleil ne se couche qu'à six heures. Je pouvais donc espérer que la journée me suffirait pour atteindre l'hospitalière demeure de cet excellent Saint-Amand qui devait m'attendre, car il venait d'être avisé par le télégraphe, un télégraphe aérien, qui agitait ses grands bras au sommet de l'Atlas.

Les employés de cette station périlleuse avaient été massacrés, en 1845, par des gens de la tribu des Soumata, lesquels avaient été pris et condamnés à mort. J'avais vu fusiller quatre de ces bandits sur la place Bab-el-Oued, à Alger. Mais, depuis trois ans, le poste était rétabli et les signaux passaient, quand le temps le permettait.

Or, ce matin-là, le temps était splendide et les crêtes rocheuses de la grande chaîne se découpaient nettement sur un ciel bleu.

Tout alla bien d'abord. Nous cheminions en plaine, sur une bonne route. Les mulets trottaient presque et les *tringlots* qui les



menaient marchaient au pas gymnastique. Ils tenaient autant que moi à ne pas coucher dehors, et ils savaient qu'à la halte du déjeuner je leur enverrais de mes cantines, qui étaient bien garnies, de quoi améliorer leur ordinaire.

Je me mis à examiner les figures de mes spahis d'escorte et je leur trouvai des physionomies rassurantes. Celle de l'officier qui les commandait était même assez sympathique. Il avait bien cinquante ans et il ne portait sur ses manches qu'un seul galon, mais les indigènes ne pouvant pas dépasser le grade de capitaine, il n'était pas rare de voir aux spahis des sous-lieutenants à barbe grise et celui-là pouvait avoir bien servi la France, comme il prit soin de me le dire, après s'être présenté à moi très poliment.

Il parlait mal le français et je savais assez l'arabe pour causer avec lui dans sa langue, mais l'idée me vint, je ne sais trop pourquoi, de faire semblant de n'en pas comprendre un seul mot.

Bien m'en prit, comme je le vis plus tard.

Il me demanda des nouvelles de la révolution qui venait de s'accomplir à Paris. Je lui expliquai, le mieux que je pus, qu'il n'y avait de changé que le Gouvernement et qu'il n'était pas du tout question de retirer nos troupes d'Afrique. Je n'étais pas fâché de lui apprendre que nous ne songions pas à abandonner notre conquête et que, par conséquent, les insurrections seraient réprimées comme par le passé.

Il me parut n'en être pas très persuadé, mais il abonda dans mon sens en me disant : « La preuve que les Français veulent rester dans notre pays, c'est qu'ils y envoient de l'argent », et il profita de l'occasion pour me demander combien de *douros* nous conduisions à Médéah.

Quand il sut que l'envoi était de quarante mille douros, c'est-à-dire de deux cent mille francs, il hocha la tête comme pour exprimer le respect que lui inspirait l'importance de la somme et l'entretien en resta là.

Ses questions m'avaient donné à réfléchir et je me promis, cette fois, d'ouvrir non seulement l'œil, mais aussi les oreilles, pour tâcher de surprendre quelque colloque suspect. Je fus servi à souhait.

Mon sous-lieutenant s'accointa bientôt de son maréchal des logis, un grand escogriffe à mine patibulaire, et ils se mirent à échanger des phrases brèves, mais significatives. Les Arabes savent se dire beaucoup de choses en peu de mots. Ils ne se gênaient pas, parce qu'ils croyaient que je ne les comprenais pas, et comme mon cheval marchait immédiatement derrière les leurs, je ne perdais rien de leurs propos.

Ils parlaient de la tribu des Soumata qui occupe le revers méridional de l'Atlas et qui, quoique soumise, nous était encore très hostile, et d'un certain bois des Oliviers où nos colonnes, en 1840 et 1841, avaient soutenu de sanglants combats. Ils parlaient aussi des caisses que portaient mes mulets et de l'argent qu'elles contenaient.

Le dialogue m'arrivait par morceaux, à bâtons rompus, mais je finis par en démêler le sens général.

Il s'agissait bel et bien d'enlever le convoi quand nous serions arrivés sur le territoire des Soumata qui ne demandaient qu'à s'insurger et qui s'empresseraient de recueillir les pillards déserteurs. Il était sous-entendu qu'on commencerait par nous couper le cou et, comme nous n'étions que cinq Français, cette opération ne serait ni longue ni difficile. Le sous-lieutenant élevait des objections. Ce n'était pas qu'il eût la moindre tendresse pour les chrétiens, ni la moindre répugnance à les exterminer, mais il disait que les Soumata pourraient bien réclamer leur part du butin et piller les pillards. Il émettait même des doutes sur l'exactitude du chiffre que j'avais énoncé. Je n'avais que cinq mulets, dont deux étaient chargés de mes cantines, et pour porter deux cent mille francs il en aurait fallu une douzaine. Le maréchal des logis soutenait que la somme devait y être en or. Il aurait préféré de belles piastres espagnoles, à colonnes, qui ont cours par tout le continent africain, mais il fallait se contenter de l'aubaine que le Prophète envoyait à ses vrais croyants.

Et le bon sous-lieutenant ne résistait plus que mollement.

Quand j'entendis cette édifiante conversation, nous avions passé depuis longtemps la ferme de Mouzaïa qui était alors le dernier point habité de la montagne du côté de la Mitidja, et nous approchions du col. Nous montions lentement, par un étroit sentier et la petite colonne s'était allongée. Je me tenais au centre avec les quatre soldats du train et les mulets, précédés et suivis par les coquins en bournous rouge qui n'attendaient qu'un ordre de leur chef pour nous attaquer. Si je m'étais avisé d'arrêter le convoi et de rebrousser chemin, ils se seraient jetés sur nous immédiatement. S'ils différaient, c'était pour avoir plus de facilités à se disperser après avoir fait leur coup.

Je ne suis pas plus poltron qu'un autre, mais j'avoue que je passai là un quart d'heure très déplaisant. Je me sentais perdu, et la gloire d'être tué en exécutant un service commandé ne compensait pas le désagrément de mourir à vingt-cinq ans. J'avais l'âge où il est permis de regretter la vie, et je me représentais la scène sanglante qui n'aurait pour témoins que les massacreurs : mes pauvres tringlots décapités sous mes yeux et les assassins éviscérant les caisses où ils comptaient trouver l'argent des Français maudits.

Je pensais : « ils seront bien attrapés ; malheureusement, je ne serai plus là pour voir la mine qu'ils feront, quand ils en tireront, au lieu d'écus, des chiffons de papier. »

Cette réflexion peu consolante fut un trait de lumière. Je repris mon sang-froid en un clin d'œil, et mon plan fut fait en moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire. Je poussai mon cheval et quand j'eus rejoint mon sous-lieutenant, je lui dis gaiement :

« As-tu vu la monnaie de notre nouveau Gouvernement ? »

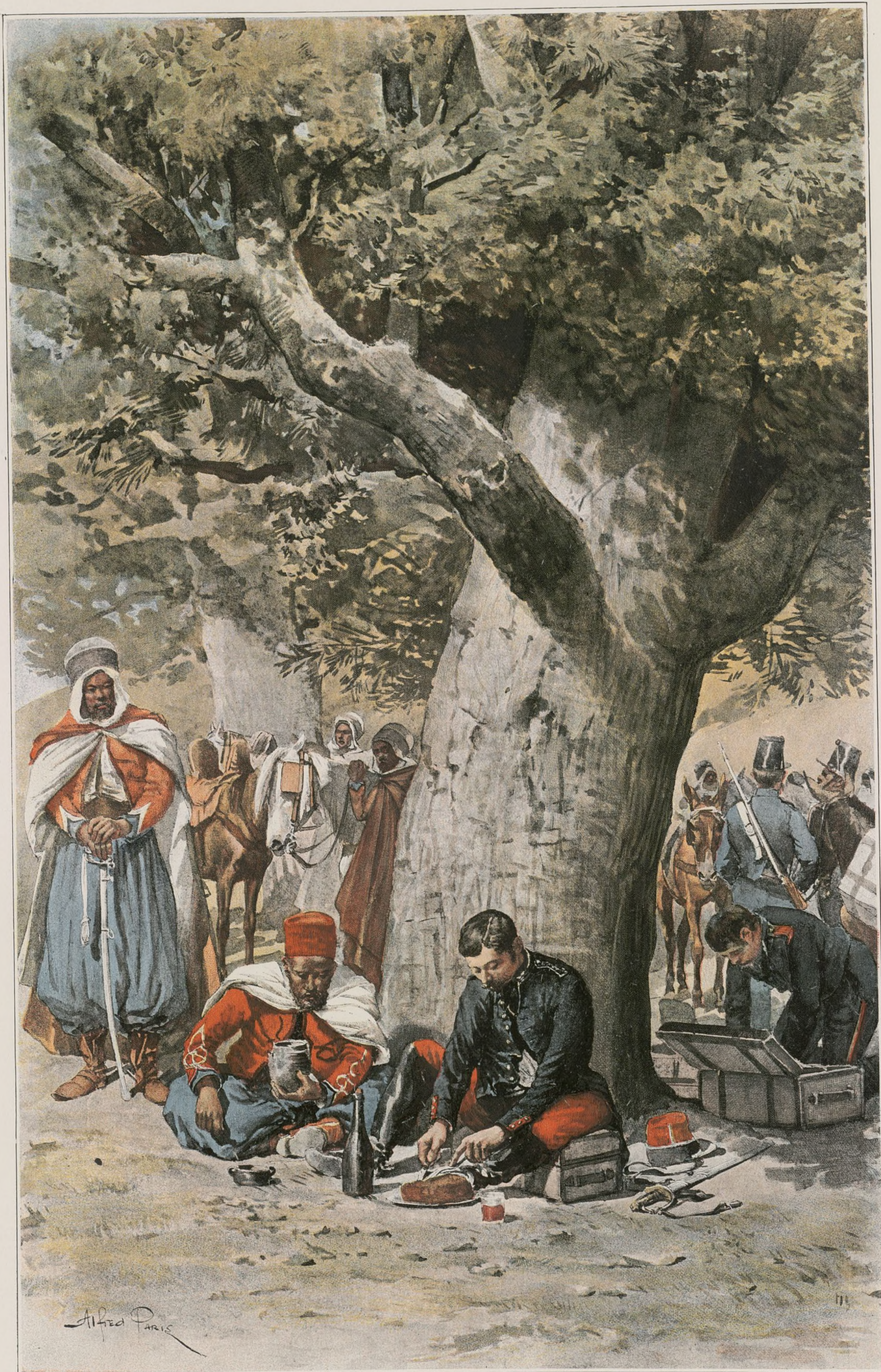
Et je tirai de la poche de ma capote deux billets de banque, un jaune et un vert que je venais de toucher à la caisse du payeur de Blidah pour mes appointements du mois de février.

« Le vert vaut vingt douros ; le jaune en vaut quarante, repris-je. »

— Ça, pas *draham*, répondit l'Arabe, en secouant la tête, ça *carta*.

— Oui, c'est du papier, mais ce papier-là va remplacer l'argent... le *draham*, comme tu dis. La France ne paiera plus qu'avec ça.

ALFRED PARIS



UNE HALTE AU COL DE MOUZAÏA

Ayuntamiento de Madrid

Et j'ajoutai, en lui montrant du doigt deux caisses qui se faisaient pendant sur le dos d'un des mulets :

« Il y en a là-dedans pour quarante mille douros, de ce papier-là... vingt mille dans chaque boîte. »

Le sous-lieutenant se tut, mais il regarda le maréchal des logis qui m'avait entendu et qui lui dit, en arabe :

« *Ikédeb!*... il ment. »

Je ne bronchai pas, mais je pensai : « tu verras tout à l'heure, si je mens », et je repris :

« Maintenant, il est l'heure de déjeuner. Commande à tes hommes de mettre pied à terre et de donner l'orge à leurs chevaux, mais de ne pas desseller. Je tiens à arriver avant le coucher du soleil. »

— Bien, *sidi khaznadji!* »

Pour la première fois depuis notre départ de Blidah, il m'appela : « seigneur trésorier ». C'était bon signe.

L'endroit que j'avais choisi était fait à souhait pour une halte : un plateau ombragé par des chênes verts, au pied d'un grand

rocher d'où sortait une source limpide qui formait un abreuvoir naturel. L'ordre fut donné par le sous-lieutenant et tout le monde obéit. Les spahis commencèrent par faire boire leurs chevaux, pendant que mes tringlons déchargeaient les mulets et ouvraient mes cantines. Le maréchal des logis surveillait leurs mouvements du coin de l'œil ; je devinais pourquoi il regardait si attentivement les deux caisses du Trésor et j'attendais qu'il me parlât. Il s'y décida.

« Quarante mille douros là-dedans!... pas possible... coffres trop petits », dit-il en très bon français.

Le drôle était beaucoup plus civilisé qu'il n'en avait l'air. Il avait dû faire, à Alger, toutes sortes de métiers, avant de s'engager.

« Veux-tu voir ? » lui demandai-je.

Avec les clés que je portais en breloques, j'ouvris une des caisses et je lui montrai qu'elle contenait une longue valise que j'enlevai comme une plume et que je lui mis sur les bras en lui disant : « Tâte-moi ça ! » Il ne se fit pas prier ; il palpa et il eut tôt fait de reconnaître au toucher comme au poids qu'il n'y avait sous cette enveloppe de cuir que du papier.



« Qu'est-ce que tu dis de ça, mon vieux ? lui demandai-je gaiement. Nous autres, chrétiens, nous avons des inventions que vous ne connaissez pas. Avec cette monnaie-là, on peut porter, sans se gêner, un trésor dans sa poche. »

Jamais je n'oublierai la mine déconfite de ce brigand, obligé de constater qu'il n'y avait rien à voler, car la moindre piastre *bou-medfâ* (1), aurait beaucoup mieux fait son affaire que ces liasses de papiers qui ne pouvaient servir aux Arabes que pour allumer leurs pipes.

Il essaya de se venger en me disant :

« Si c'est avec ça que les *Roumis* comptent acheter des grains et des chevaux, ils iront à pied et ils mourront de faim. »

A quoi je répliquai :

« Alors, ils prendront de force ce que les Arbis ne voudront pas leur vendre. »

Il me lança un mauvais regard et il me tourna le dos. Afin de ne lui laisser aucun doute, je fis ouvrir devant lui les autres caisses où il n'y avait que du biscuit et des harnachements de rechange.

« Rien à faire, dit-il en arabe au sous-lieutenant qui assistait à ce débailage ; que Dieu les maudisse, les chiens, fils de chiens ! »

(1) *Bou-medfâ*, c'est-à-dire : au canon. Les Arabes prennent pour deux canons plantés debout les colonnes d'Hercule qui figurent sur le revers des piastres espagnoles, dites aussi : *colonnates*.

J'étais sauvé ; sauvé par les billets de banque, et je rendis grâce au Gouvernement provisoire qui avait décrété le cours forcé. Si le Trésor de la nouvelle République n'eût pas été vide, on aurait envoyé des écus à Médéah et il en aurait coûté la tête à un payeur et à quatre soldats du train. Aux petits effets les grandes causes et la France n'y aurait pas beaucoup perdu ; mais je trouvais que la révolution de Février avait au moins un bon côté.

J'étais bien tranquille sur le reste du voyage. Evidemment, ces chenapans n'allaient pas s'exposer à être pris et fusillés pour le plaisir de s'emparer de chiffons verts et jaunes dont ils n'auraient su que faire. J'étais si content que je fus tenté un instant de me mettre à leur parler Arabe pour leur apprendre que j'avais entendu et compris leurs aimables propos, mais je réfléchis que ce serait une dangereuse imprudence, car ils pourraient bien se défaire de moi pour m'empêcher de les dénoncer aux autorités militaires. Je me promettais de n'y pas manquer en arrivant à Médéah, mais, en attendant, je les invitai à partager mon déjeuner.

J'avais dans mes cantines un pâté de foies qu'on m'avait envoyé de France et quelques bouteilles de bon vin de Cassis, qui est un joli vin Provençal. Le maréchal des logis accepta sans conditions ; le sous-lieutenant n'y toucha qu'après m'avoir fait jurer que le pâté était confectionné avec de la graisse d'oie et que le Cassis était du sirop.

Nous déjeunâmes assis sur les caisses où reposaient les valises

bourrées de billets de banque, et mes tringlons se régalerent des reliefs du festin.

Une heure après, nous étions tous en selle. On passa le col et on traversa, sans accident, ce bois des Oliviers où j'aurais laissé ma peau si je n'avais pas eu l'heureuse idée de montrer que je n'escortais que du papier. Sur le versant sud de l'Atlas, le pays est superbe et l'horizon grandiose. On a devant soi des montagnes rougeâtres qui semblent avoir été créées pour servir de repaire à des lions. Et je goûtais pleinement le charme de ce tableau, car j'étais d'une humeur couleur de rose. Le sous-lieutenant fumait tranquillement une longue pipe de Mostaganem et le maréchal des logis fredonnait un refrain qu'il avait dû entendre au café-restaurant de la rue Babazoun, à Alger.

Nous n'étions plus qu'à une heure de Médéah et le jour baissait déjà quand je vis arriver au galop d'un petit cheval gris un

cavalier que je reconnus de très loin. C'était le payeur-adjoint : un brave garçon, tout uni, qui ne posait pas pour le *chic* militaire comme beaucoup de nos camarades ; un vrai rond-de-cuir, dirait-on maintenant. J'étais donc assez surpris de le rencontrer caracolant par la montagne et, après les premiers compliments, je lui demandai pourquoi.

« Ne m'en parlez pas, me dit-il ; c'est Saint-Amand qui m'a envoyé au-devant de vous. Il attend les fonds avec tant d'impatience que, depuis deux jours, il ne dort plus.

— Oui, je sais... sa caisse est à sec, murmurai-je.

— Pas du tout. C'est une manie qu'il a comme ça. Il a toujours peur de manquer d'argent pour les besoins du service. En ce moment, tenez ! il a peut-être une quinzaine de mille francs à payer ces jours-ci et il lui reste, des derniers envois d'Alger, cent soixante mille francs qui sont encore emballés par caisses de dix mille. On dirait que ça lui crève le cœur de les ouvrir.

— Tant mieux qu'il ait une si grosse réserve, car je ne lui apporte pas une pièce de cent sous. »

Et j'appris à mon camarade ce que je savais de la Révolution et de ses conséquences pour la Trésorerie d'Afrique.

« Saint-Amand va faire une tête !... s'écria-t-il. Mais ça le guérira peut-être de son tic de laisser dormir des fonds dans un caveau. Si la comptabilité était bien tenue dans les bureaux d'Alger, il y a longtemps qu'on lui aurait refusé les envois qu'il demande sans nécessité. »

Je ne me souciais pas de discuter avec l'adjoint les procédés financiers de notre cher payeur de Médéah et je me mis à lui raconter ce qui venait de m'arriver avec mon escorte. Je n'étais pas fâché de lui faire savoir comment je m'étais tiré de ce pas difficile, et je pensais qu'il allait me complimenter. Je me trompais fort. Il m'écoula jusqu'au bout, avec attention et, quand j'eus fini.

« Mon cher, me dit-il, je vous conseille de ne raconter cette histoire à personne, car personne ne croira au danger que vous avez couru. On dira que vous avez mal entendu ou mal compris ce que disaient ces gueux-là... et si vous les dénonciez au capitaine qui commande l'escadron de Médéah, savez-vous ce qu'il penserait de vous?... il penserait que vous avez eu peur et que la peur vous a troublé la cervelle. »

Cette idée ne m'était pas venue, mais je me dis que le camarade pouvait bien avoir raison, et je résolus d'y réfléchir avant d'accuser des gens contre lesquels je n'avais pas de preuves à fournir. Je n'insistai pas et j'entamai un éloge bien senti de Saint-Amand. Il me parut que son adjoint ne s'y associait pas sans réserve, et il finit par me dire :

« Mon cher, Saint-Amand est un excellent camarade et s'il n'y avait chez nous que des chefs comme celui-là, le métier serait

charmant, mais il y a des moments où, ma parole d'honneur ! je crois qu'il devient fou.

— C'est l'absinthe... il en boit trop.

— Beaucoup trop. Il reste quelquefois vingt-quatre heures enfermé dans sa chambre... je ne sais pas ce qu'il y fabrique, mais il en sort avec une figure de déterré. Vous verrez que ça finira mal. »

J'étais un peu de cet avis, mais je ne voulais pas en convenir et je laissai tomber la conversation.

Saint-Amand, lui-même, nous attendait devant l'aqueduc Romain, sous les arches duquel il faut passer pour entrer à Médéah et je le trouvai, en effet, très changé depuis mon dernier voyage : maigri, les traits tirés, les paupières rougies, il avait la physiologie d'un homme battu de l'oiseau, comme on dit. Je la vois encore cette tête fine, au profil busqué, avec la moustache blonde, les lèvres épaisses, l'œil voilé ; j'entends sa voix enrouée par l'abus des alcools. Je me hâtai de descendre de cheval. Il m'embrassa

sur les deux joues, à la mode des officiers d'Afrique, et son premier mot fut :

« Et vos mulets?... Est-ce qu'ils sont restés en route ?

— Mais, non. Les voilà. Je n'en ai que cinq. C'est quatre de plus qu'il n'en faut pour porter le papier-monnaie de la République. »

Il ne me demanda pas d'explications ; il avait compris. Il pâlit et je ne sais pourquoi je pensai à cette jolie lettre où madame de Sévigné met en scène, à Chantilly, Vatel apprenant de la bouche d'un petit pourvoyeur qu'il n'y a pas d'autre marée que la charge de l'âne qu'il amène. Je ne supposais pas que Saint-Amand allait, comme l'héroïque cuisinier du prince de Condé, se passer son épée au travers du corps, mais j'eus l'impression que je venais de lui porter un coup funeste et je vis bientôt que je ne me trompais pas.

Il se remit cependant assez vite et il grommela :

« Nous allons voir comment les Arabes s'en arrangeront de leur papier. Moi, je ne me charge pas de le leur faire avaler. Allons dîner ! »

La Trésorerie n'était pas loin. Ce fut vite fait d'y arriver, de décharger les mulets et de renvoyer l'escorte. Saint-Amand fit déposer dans la caisse de service les valises aux billets de banque.

« C'est demain dimanche, dit-il à son adjoint. Nous

vérifierons l'envoi lundi, avant l'ouverture du guichet. »

On se mit à table et je fis honneur au repas qui était copieux et excellent. Contre son habitude, Saint-Amand parla peu, mais il but énormément — et pas du vin ; de l'absinthe pure, à pleins verres. Il m'effrayait. A neuf heures, il alla se coucher en nous avouant qu'il avait la migraine ; on l'aurait eue à moins, — et je restai seul avec l'adjoint qui me dit :

« C'est comme ça à peu près tous les soirs. Il boit pour s'étourdir.

— Quel gros chagrin a-t-il donc ?

— Ah ! voilà !... il est proposé pour la croix, et il l'aurait eue le 1^{er} mai prochain, à la Saint-Philippe. Le Gouvernement est par terre et sa décoration est à vau-l'eau. »

Je me contentai de cette explication, faute d'en trouver une meilleure, mais je m'étonnais du changement qui s'était produit depuis mon dernier voyage à Médéah. Je ne retrouvais plus le Saint-Amand que j'avais connu si gai, si ouvert, si boute-en-train. Il avait maintenant l'air d'un désespéré. Je ne me creusai pas la tête à en chercher la cause, et on croira sans peine qu'après douze heures de chevauchée, je dormis comme un loir.

Le lendemain matin je fus réveillé par mon camarade qui m'apprit que l'ordonnance de notre malheureux payeur venait de le trouver mort dans son lit. Il tenait encore dans sa main crispée le goulot d'une bouteille d'absinthe qu'il avait vidée pendant la



nuît. Le chirurgien-major du régiment qui tenait garnison à Médéah, déclara qu'il avait été foudroyé par une congestion cérébrale.

Cette lamentable fin d'un bon vivant ne me surprit qu'à moitié, mais elle m'affligea beaucoup, et ce fut à Médéah un deuil général. On l'enterra, le lendemain matin, avec les honneurs militaires et le brave colonel du 33^e de ligne prononça un discours sur sa tombe.

En revenant avec moi de la triste cérémonie, le payeur-adjoint prit le service, et comme il avait, ce jour-là, six mille francs à payer au garde du génie, lequel ne pouvait payer qu'avec des écus les ouvriers civils qu'il employait, mon camarade dut faire ouvrir une des caisses du dernier envoi de fonds. Il y en avait seize, empilées dans une espèce de caveau, seize boîtes en planches de sapin, clouées comme des cercueils et liées solidement avec une forte corde portant à chaque bout le cachet du payeur général. J'assistais à l'opération qui consistait à couper la corde et à disjoindre les planches au moyen d'un ciseau à froid. Les dix sacs de toile grise apparurent quand le couvercle eut sauté, et nous nous mîmes en devoir de les transporter dans le coffre-fort où on serrait l'argent pour les besoins journaliers du service. J'en tenais un, l'adjoint en tenait un autre, quand nous nous aperçûmes qu'ils avaient bien le poids, mais non pas la consistance des sacs de pièces de cent sous. Le contenu céda et roulait sous les doigts. Le même cri nous échappa en même temps : « C'est du plomb de chasse ! »

Une lueur me traversa l'esprit. Je commençais à m'expliquer pourquoi Saint-Amand avait bu jusqu'à en mourir.

« Je m'en doutais, dit l'adjoint, pâle d'émotion ; nous n'avons pas une minute à perdre pour mettre notre responsabilité à couvert. »

Je n'avais pas encore envisagé ce côté de la situation, mais j'e compris. Nous étions seuls, et il nous importait fort de faire constater immédiatement le déficit. Mon camarade envoya chercher en toute hâte le sous-intendant militaire qui demeura stupéfait en reconnaissant que les dix sacs étaient remplis de plomb. Il n'était pas au bout de ses étonnements, ni nous non plus. Les seize caisses furent ouvertes, et on y trouva de quoi tuer toutes

les perdrix et tous les lièvres de l'Algérie, mais pas un écu. Il manquait cent soixante mille francs. Le bon, l'aimable, le généreux payeur de Médéah soutirait depuis cinq ans l'argent de l'Etat, et il y substituait un métal infiniment moins précieux. Il avait trouvé un procédé très simple pour vider les caisses sans effraction. Il distendait les cordes, et avec une lime très fine il sciait les pointes qui fixaient une des planchettes qu'il enlevait, et qu'il reclouait après avoir extrait et remplacé les sacs. Trois années de suite, des inspecteurs des finances étaient venus d'Alger vérifier son encaisse et ses écritures. La comptabilité était admirablement tenue ; Saint-Amand leur montrait les caisses et les cachets intacts. Ils se contentaient de les compter. Pas un n'avait eu l'idée de les faire ouvrir. Il en coûta cher à eux, au chef de l'inspection des finances en Algérie, et au payeur général. On les révoqua tous, et le Gouvernement qui, alors, n'était pas riche, en fut pour cent soixante mille francs, à peu de chose près, car la vente des chevaux et de la ferme du défunt ne produisit qu'une somme insignifiante.

L'aventure fit beaucoup de bruit, et elle en aurait fait davantage si les événements politiques n'avaient pas absorbé l'attention des Français de ce temps-là. Et la découverte de ce prodigieux déficit fut bientôt suivie d'une autre encore plus surprenante.

Saint-Amand était venu échouer à Alger à une époque où on ne s'enquérât guère des antécédents des nouveaux débarqués. Il se présentait bien, il parlait à merveille ; il avait trompé tout le monde, y compris le payeur général, un vétéran de la trésorerie militaire du premier Empire, qui était bien le meilleur des hommes et le plus confiant. Or, un mois après la mort de l'étrange payeur de Médéah, on eut la preuve que le soi-disant Saint-Amand était le nommé Jérémie Vernay, condamné en France, par contumace, à vingt ans de travaux forcés, pour faux. Comment avait-il endossé la personnalité d'un M. de Saint-Amand qui paraît avoir réellement existé ? Ce point n'a jamais été bien éclairci. Il racontait, ou plutôt il laissait entendre qu'il s'était réfugié en Algérie à la suite d'un duel sans témoins où il avait tué son adversaire, lequel avait séduit sa sœur. Avait-il assassiné le vrai Saint-Amand et s'était-il substitué à lui, comme fit jadis le



fameux forçat Coignard, qui était entré dans la peau du colonel comte de Sainte-Hélène, et qui fut reconnu par un ancien compagnon de chaîne, au moment où il passait la revue de son régiment sur la place Vendôme ? Ce qu'il y a de certain, c'est que, plus heureux que le forçat-colonel qui fut ramené au bagne et qui y finit ses jours, le contumace Vernay mourut honoré et regretté... pas longtemps.

Dans la province de Médéah, des légendes ont couru sur lui. On a prétendu qu'on avait enterré à sa place un soldat décédé à l'hôpital et qu'il vivait encore, réfugié chez les nomades du sud, parmi lesquels il s'était assuré des amis aux temps de sa prospérité. Peu s'en est fallu qu'on n'ait fait de lui un personnage dans le genre du *solitaire*, dans le roman de feu le vicomte d'Arincourt. Ce sont là des contes inventés par l'imagination des Arabes. La vérité, je l'ai dite et elle est assez extraordinaire pour qu'on n'y ajoute pas du merveilleux.

J'ai gardé de cet homme des lettres d'un aspect bizarre que,

m'a-t-on dit, il écrivait de la main gauche, quoiqu'il ne fût pas gaucher. Une vieille habitude de faussaire.

Dernière étrangeté : il avait laissé en France une femme et des enfants légitimes et il leur venait en aide. Un coquin n'est jamais complet.

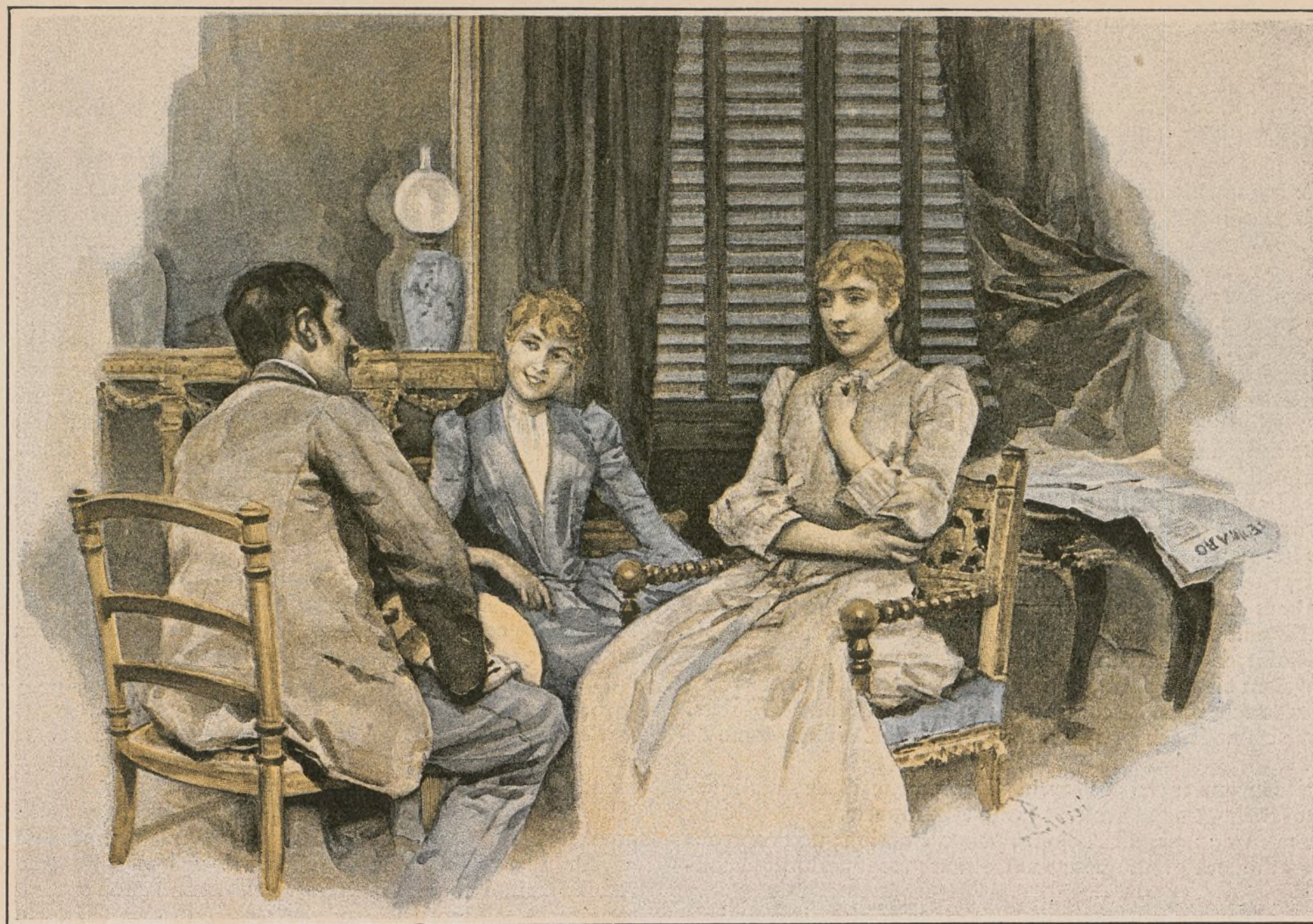
Celui-là eut la veine suprême de trépasser la veille du jour où le déficit allait éclater à tous les yeux. Un envoi en numéraire lui aurait permis de le cacher longtemps encore ; l'envoi en billets de banque le mettait dans la nécessité de payer avec les fonds de réserve, et ces fonds n'existaient plus.

Ce qui fait le bonheur de l'un fait le malheur de l'autre : je devais au cours forcé d'avoir gardé ma tête sur mes épaules, et le cours forcé avait tué le faux Saint-Amand.

Il m'a toujours semblé que c'était justice.

FORTUNÉ DU BOISGOBEY.

(Illustrations d'Alfred Pâris).



Le Moulin à vent

PAR

HENRY GRÉVILLE

Et voilà, mesdames, tout ce que j'avais à vous raconter... Ah! si fait! Encore une histoire...

Madame d'Esparre s'accota dans son fauteuil, avec l'air résigné d'une personne qui rouvre son parapluie; sa sœur plus jeune, madame Barrois, fixa sur l'orateur saugrenu son joli regard bleu, où pétillait une pointe de malice.

« C'est le petit de Rameroy... Figurez-vous qu'il emporte, en cette saison, toutes les fois qu'il va chez lui, un grand panier où son fermier entasse des petits cochons de lait... oui, ma parole, des petits cochons de lait... Il les apporte à Nantes, où je ne sais qui les achète... Ma parole d'honneur, c'est comme je vous le dis!

— Je vous crois! fit madame Barrois en étouffant son envie de rire.

— Alors, l'autre jour, en revenant d'Ancenis, il rencontre dans le train, en premières, bien entendu, une belle dame qu'il courtise... Vous la connaissez bien, c'est madame...

— Pas de noms propres! interrompit la jeune femme: ça pourrait me gêner pour rire... Je vous en prie, mon bon monsieur de Berluques, continuez!

— Il fait la cour à la dame, elle sourit; le train entre en gare de Nantes; ils descendent en causant; la voiture de la dame n'était pas arrivée; elle reste un moment à l'attendre, toujours en causant... Laissez-moi vous dire son nom! Si vous saviez! elle est si correcte... si empesée...

— Non! non! non! s'écria madame Barrois d'un ton impérieux; continuez, dépêchez-vous!

— Rameroy avait la bouche en cœur et se rendait agréable; voilà un des commissionnaires, qui le connaît, qui lui dit: « Donnez-moi votre bulletin, monsieur le comte! » Sans y songer, le malheureux le lui donne... Et au bout d'une demi-minute, le commissionnaire revient triomphant en portant le panier sur son épaule. « Voilà, monsieur le comte! » Et les douze petits cochons piaillaient! ça faisait un événement dans la gare. « C'est à vous, ce colis? dit madame... Non? Vous ne le voulez pas?... Alors Rameroy répond bravement oui! La dame fait une grimace!... Sa voiture arrivait; elle monte dedans, et mon Rameroy reste là, le bec enfariné, avec son panier et ses douze petits cochons de lait! »

Madame Barrois riait avec une joie enfantine.

« A claire-voie, j'espère, le panier? dit-elle.

— Le panier? à claire-voie? répéta de Berluques qui ne comprenait pas. Ah! oui! à claire-voie certainement... Pourquoi? »

Il avait l'air si peu intelligent, en posant cette question, que madame Luce Barrois fut prise d'un rire inextinguible. L'orateur la regardait, ne sachant s'il devait rire aussi: madame d'Esparre avait l'air d'une femme polie qui voudrait bien que tout cela fût fini.

« Pour respirer! mon bon monsieur! dit Luce quand elle put reprendre haleine. Vous, par exemple, monsieur Berluques, est-ce que vous aimeriez à être enfermé pendant... disons deux heures... dans un panier qui ne serait pas à claire-voie? »

— Moi? pardon, madame... permettez... je ne puis que très difficilement me mettre à la place...

— C'est trop juste! interrompit madame Barrois en pouffant de rire... Et puis, il faudrait que le panier fût bien grand pour en tenir douze comme vous...

— Luce... » fit sa sœur tout bas, d'un ton de reproche.

La jeune femme essaya de reprendre un air grave, mais les coins de sa bouche se relevaient en dépit de ses efforts héroïques, et elle dut leur céder malgré elle. Quand cette nouvelle crise de gaieté fut passée, elle s'essuya les yeux et poussa un profond soupir.

« C'est bon de rire! fit-elle d'un ton mélancolique. Vous n'auriez pas encore une histoire, monsieur? mais il faudrait qu'elle fût plus drôle...

— Non, je n'en ai plus, répondit Berluques dignement, en se levant.

— Tâchez d'en apprendre! ordonna la jeune femme d'un ton péremptoire. »

Il s'inclina devant elle, puis devant madame d'Esparre, et sortit d'un air tant soit peu théâtral, comme un homme qui se présume beau et se croit spirituel.

Quand il fut parti, madame Barrois fit quelques pas dans le salon, en rangeant de-ci, de-là; le silence de sa sœur aînée lui paraissait de mauvais augure, et elle sentait venir une gronderie.

« Il t'amuse donc bien, cet imbécile? demanda doucement Claire sans lever les yeux.

— Tu le vois... Oh! c'est lui que j'aurais voulu contempler en pareille circonstance! Il aurait nié le bulletin, le panier, les petits pensionnaires, tout!

— Ah! fit madame d'Esparre en regardant sa jeune sœur

avec un demi-sourire, tu l'apprécies d'une façon assez convenable!

— Lui? C'est un faraud, rien de plus! Mais il m'amuse, oui! il m'amuse! Il est si bête!

— Pas si bête! répliqua doucement la bonne Claire. Il fait la bête de temps en temps, mais c'est un malin.

— Oh! Claire, tu ne vas pas me soutenir qu'il fait la bête tout le temps! Accorde-moi que cela lui vient naturellement une fois sur deux, au moins!

— Pas si souvent. C'est un homme dangereux. »

A cette idée, Luce fut saisie d'un fou rire, et vint s'asseoir par terre, les bras appuyés sur les genoux de sa sœur.

« Croquemitaine, alors? fit-elle avec une indicible drôlerie dans les yeux et dans la voix.

— Ou Barbe-Bleue, répondit madame d'Esparre en riant aussi. L'as-tu jamais regardé en soirée, quand il se tient dans l'embrasure d'une porte, hanchant du côté droit comme une statue antique... »

Madame Barrois sauta sur ses pieds, courut à la porte et s'appuya au chambranle, dans une pose si fidèlement caricaturale, que sa sœur s'arrêta net.

« ... Et qu'il roule des yeux de carpe frite sur toutes les dames et demoiselles... comme ça, tiens! Est-ce réussi? »

Luce revint s'asseoir auprès de madame d'Esparre.

« Tu vois qu'il n'est pas dangereux! conclut-elle. »

Claire prit dans les siennes la jolie main fluette, ornée depuis trois ans seulement de l'anneau nuptial.

« Je n'ai jamais voulu dire, ma chérie, reprit-elle avec une douceur infinie, que cet être-là pût être dangereux pour toi : je sais seulement qu'il est peu recommandable, généralement peu estimé, et que sa société n'est pas faite pour apporter un relief avantageux à une femme chez laquelle il fréquente... Mon mari s'est bien gardé de l'inviter... »

— Oh! mon cher beau-frère est un ours, c'est connu et prouvé! fit Lucette avec autorité.

— Disons un ourson, veux-tu? pour ne pas désobliger son épouse. Mon mari est parfois assez rude...

— Disons braque! interrompit Luce.

— Si tu veux! mais c'est un honnête homme, très estimé de ses voisins, comme tu le sais... Tu peux l'en croire en fait de réputation, car tu sais aussi que M. d'Esparre est bien loin d'avoir une mauvaise langue! Eh bien, il affirme que ce monsieur n'est ni à voir, ni à recevoir. Comment a-t-il fait pour pénétrer ici? »

Lucette réfléchit profondément.

« C'était à Angers, dit-elle ensuite, le jour des courses... Non! Attends... C'était le jour de l'exposition florale... Mais non, ce n'était pas là non plus... A la vente de charité, alors? Je n'en sais plus rien, positivement! On me l'a présenté..., une fois ou l'autre; il a dit qu'il était notre voisin de campagne, et puis il est venu mettre une carte... »

— Ton mari lui a rendu sa visite? demanda madame d'Esparre.

— Non; Roger était à Paris...

— Et M. de Berluques est revenu malgré cela, pendant l'absence de Roger?

— Oui... il m'a rencontrée dans la cour, je regardais les oranges; c'eût été bien impoli que de ne pas lui dire d'entrer...

— Et il est revenu, toujours quand ton mari n'était pas là?

— Oh! comment peux-tu dire cela! Il a vu Roger une fois!

— Eh bien, ma chérie, ce n'est pas ainsi qu'on agit quand on est un gentilhomme, et j'ajouterai un gentilhomme angevin.

— Mais il n'est pas Angevin! s'écria Lucette, froissée dans son chauvinisme de clocher.

— D'où est-il?

— Je n'en sais rien! Tu penses bien que je ne le lui ai pas demandé!

— Et il est propriétaire dans le pays?

— Non. Il habite, l'été, un pied-à-terre qu'il a loué près de la Possonnière...

— Qu'est-ce qu'il fait ici?

— Mais je n'en sais rien! Tu me fais subir un interrogatoire, vraiment, Claire! »

La jeune femme se leva d'un air un peu boudeur.

« C'est que je t'aime tant, Lucette! Je voudrais qu'il n'y eût jamais aucun nuage dans ton ciel! »

Madame Barrois se retourna vers sa sœur, lui planta un gros baiser sur chaque joue et glissa hors du salon en fredonnant un air d'opérette.

Elle avait fait un mariage d'amour, la charmante Luce, et trois ans de bonheur ne lui avaient ôté rien de la fraîcheur de son âme. Trois ans de bonheur, ce ne serait rien! mais trois ans de mariage, de diners, de bals, de vie mondaine en un mot!

Elle avait vingt ans, voilà la clé du mystère. Mariée à dix-sept ans avec le premier homme qu'elle eût vraiment regardé, —

regardé sans que personne s'en aperçût, ainsi que devaient jadis regarder les jeunes filles, — elle était entrée dans la vie comme dans une salle de bal, les yeux éblouis, un peu grisée par le bruit et les lumières, tant soit peu timide d'abord, puis rieuse, puis follement gaie, avec des drôleries d'enfant qui s'amuse.

Trop bien élevée cependant pour rien faire qui attirât l'attention sur elle, Lucette éprouvait une joie de bébé à jouer quelque bon tour, ou simplement à voir ceux que s'entrejouaient les autres. Elle y allait, suivant l'expression populaire, bon jeu bon argent, n'ayant pas encore compris, grâce à sa droiture naturelle, qu'on pût être méchant par plaisir et menteur par tempérament.

« Luce m'inquiète, disait pourtant parfois sa sœur Claire à un



très vieil ami de la famille, confident de ses pensées et de ses mélancolies: elle est trop en dehors!

— Voudriez-vous la voir surnoise? répondait le philosophe.

— Non! mais avec son habitude de dire tout ce qui lui passe par la tête, je crains qu'elle ne s'embarque un jour ou l'autre dans quelque fâcheuse aventure... fâcheuse pour elle, car elle en serait la première et probablement l'unique victime.

— Trop fine! répliqua le vieux sage. Trop fine, trop franche, trop gaie... Le danger viendra plus tard. En ce moment, que voulez-vous qu'il arrive à une femme qui vous éclate de rire au nez pour une mouche qui vole autour de vous? Quand elle ne rira plus, ce sera différent. »

Malgré ces paroles rassurantes, Claire restait perplexe. Il était dans sa nature de voir les choses du côté sinon noir, au moins nuageux; elle y éprouvait un plaisir mélancolique, et là, son imagination trouvait matière aux émotions que son prosaïque mariage et sa vertu éprouvée lui refusaient de chercher pour son propre compte.

* * *

M. de Berluques était rentré chez lui d'un pas à la fois guilleret et nonchalant, qu'il eût volontiers appelé son pas de bonnes fortunes.

Les bonnes fortunes jouaient un rôle considérable dans la vie d'Hector de Berluques; celles qu'il espérait avoir, plus que celles dont il pouvait se vanter, et celles qu'il croyait avoir eues, plus que toutes les autres ensemble.

M. de Berluques était né avec une petite fortune, une situation moyenne de hobereau, un extérieur assez convenable et une ambition démesurée. Intelligent, il l'était passablement; passable est d'ailleurs le mot qui caractérisait tout en lui, excepté son ambition et son amour-propre. Se trouvant joli, aimable, spirituel, il s'était

dit : J'arriverai par les femmes ! Et deux ou trois fois il avait été bien près d'arriver. Où ?

A un beau mariage, à une grande situation, à tout ce qui constitue, dans le jargon moderne, un homme « arrivé », c'est-à-dire un homme qui s'est acquis par son mérite, ou celui des autres, le droit de faire parler de lui dans les journaux, ces journaux fussent-ils ceux de la localité. Car s'il y a plusieurs moyens d'arriver, il y a aussi plusieurs manières d'être arrivé. On « arrive » dans sa bourgade aussi bien qu'à Paris ; seulement, ce n'est pas tout à fait avec les mêmes résultats.

De Berluques souhaitait « arriver » à Paris ; mais c'était un esprit pratique doublé d'une âme positive, malgré le grain de chimère mêlé à ses bonnes fortunes, et il n'eût pas dédaigné un grand succès en province, en attendant mieux.

Il voulait devenir député, sénateur, président d'une banque, quelque chose enfin de brillant qui lui permit d'ajouter une ligne au-dessous de son nom sur ses cartes de visite ; et comme il n'était ni riche, ni influent, il cherchait avec une ténacité de furet la femme idéale qui mettrait à son service son esprit, sa beauté, son talent d'intrigue.

Il ne tenait pas à pouvoir l'épouser ; l'épouser, pourquoi ? Ces sortes de mariages deviennent le plus souvent un embarras dans la vie d'un homme public. Quand il serait « arrivé », au contraire, il espérait bien faire un superbe mariage qui couronnerait sa carrière et lui donnerait de très beaux enfants. Des enfants magnifiques qu'on envoie au Bois avec des précepteurs ou des gouvernantes,



et qui font retourner le monde, sont des objets du plus grand luxe, qu'il faut tâcher de savoir se donner lorsqu'on occupe une situation en vue.

Berluques était encore bien loin de cet avenir glorieux ; en retournant chez lui, le long d'une route peu accidentée, il songeait uniquement à l'Egérie qui lui ouvrirait les portes du monde...

Pourquoi pas cette charmante madame Barrois ? Bien jeune, et un peu folle. Mais la jeunesse n'était pas précisément un défaut. La sagesse de Berluques dirigerait sans peine cet esprit éveillé, quoique encore instable ; et puis, si jeune, si inexpérimentée, il la tiendrait par mille liens délicats... Roger Barrois serait nommé député aux prochaines élections : ce serait un excellent point de départ, et l'hiver, à Paris, dans le monde officiel...

La chaleur était grande, et Berluques, en suivant son idée, marchait la tête basse, regardant cheminer son ombre sur la poussière de la route. La pensée du monde officiel où il ne pouvait manquer d'être bientôt introduit lui causant une juste fierté, il releva le nez pour dominer le paysage, et vit à cinquante mètres de lui un vieux superbe moulin à vent.

Ce n'était plus, à vrai dire, qu'un ex-moulin à vent. Perché sur un monticule rocheux, il dressait sur le ciel exquis de ce pays de Loire sa fière silhouette un peu délabrée.

Veuves depuis longtemps de leurs blanches toiles, les ailes, pour toujours au repos, en attendant les tempêtes d'hiver qui jetteraient leurs débris dans la vallée, n'étaient plus que de périlleuses échelles, bonnes tout au plus à conduire des rêves voletants jusqu'au faite démantelé. Un escalier extérieur, autre échelle à peu près aussi solide, orné pour l'œil plus que pour la main, d'une rampe légère en bois, frémissait sous le souffle actif d'une jolie brise qui faisait onduler les moissons.

« Tiens ! » fit Berluques en s'arrêtant court.

Après un moment de contemplation dans laquelle la beauté du paysage n'entraînait pour rien, notre homme s'approcha du moulin et l'examina sous toutes ses faces.

La roche perçait le sol partout autour : les genêts et les ajoncs devaient, au printemps, faire un cadre d'or resplendissant à ce promontoire, maintenant brûlé par les ardeurs de l'été ; quelques moutons paissaient l'herbe courte, sans apparence de berger ou de bergère ; Berluques s'approcha de l'escalier et se demanda s'il le monterait.

La chance de tomber n'était pas mince ; d'autre part, comment connaître l'intérieur du moulin sans tenter l'ascension ? La chambre basse, fermée au moyen d'une bonne serrure, servait sans doute de cave à quelque vigneron avisé. Restait la chambre d'en haut... Courageusement, Berluques mit le pied sur la première planche de l'escalier branlant.

Elle trembla sous ses pieds, mais sembla vouloir résister ; il avança l'autre pied, s'assura que rien ne croulait, et commença de monter avec les plus minutieuses précautions, car il tenait prodigieusement à ne pas endommager sa personne. Au-dessus de lui, les hirondelles voletaient avec de petits cris effarés, se demandant ce que cet intrus venait faire chez elles.

En haut, point de porte. Berluques entra avec un petit frémissement intérieur et le sentiment qu'il accomplissait un acte de courage. Ses yeux pleins de grand jour ne distinguaient rien ; un bruit semblable à celui

d'une couverture mouillée qu'on déploie lui fit courir un frisson dans le dos, mais ce bruit ayant cessé, il se rassura.

Quand il se fut un peu habitué à l'obscurité, il vit en face de lui une petite fenêtre à hauteur d'appui, fermée par un volet en bois. Il tira, poussa, écorcha le bout de ses gants, et finalement ouvrit la fenêtre : la lumière pénétra si vivement, qu'il recula ; mais, s'étant remis, il regarda autour de lui.

C'était un moulin pareil à tous les autres vieux moulins hors d'usage ; la machinerie avait été emportée, il ne restait plus que le trou du plancher, bouché par des planches à peu près ajustées ; un grand tas de foin sec dans un coin, — s'il est permis de parler de coin à propos d'une chambre ronde, — devait avoir été apporté là par quelque ami des siestes paisibles. Pour le moment, le seul habitant de cette demeure aérienne était un gros chat-huant, perché en haut sur une solive de la charpente, qui regardait Berluques de ses yeux courroucés et phosphorescents.

« Tiens ! tiens ! » répéta l'ambitieux d'un ton satisfait.

Il regarda par la fenêtre. Le petit château de Bellefeuille était devant lui, comme un paysage minuscule dans un cadre de bois noirci ; la maison, le parterre, le parc, réduits à des proportions mignonnes, lui apparaissaient avec une rigoureuse exactitude de détails. Il vit même, sous la toile rosée de la véranda, les deux jeunes femmes assises, vêtues de robes claires, qui faisaient une petite tache fraîche sur la verdure.

Après s'être livré à une courte contemplation, Berluques, regardant à l'intérieur, se livra à une occupation vraiment singulière. De ses nobles mains, peu accoutumées à de vils travaux, il vérifia les planches branlantes du plancher, les assujettit solidement, autant qu'il le put, puis saisissant une grosse poignée de foin, il exécuta une opération qui ressemblait à un balayage. Mais la nécessité de courber l'échine l'arrêta bientôt, et il se redressa avec un soupir assez semblable à un gémissement.

« Personne ne vient jamais ici... Personne ! » se dit-il d'un air de doute.

Ne recevant ni approbation ni réponse, il réfléchit un instant, puis, d'un air extrêmement malin, tira une pièce de vingt sous de son gousset et la posa bien en évidence à l'entrée, sur le plancher.

Une seconde réflexion lui fit remplacer la pièce de vingt sous par une de dix ; pourquoi perdre son bon argent ? Mais une troisième pensée lui fit reprendre la petite pièce et remettre la grosse. La piécette était si petite, que vraiment on eût pu ne pas la voir ; et d'ailleurs, qui ne risque rien n'a rien ! Cela fait, il descendit l'escalier, tout radieux de le voir si solide.

Avant de quitter ce lieu mystérieux, il fit le tour du moulin. Une sorte de banc de terre, adossé au mur, avait été construit par quelque amant de la nature, car il était placé de façon à embrasser la plus belle portion du paysage. De là on voyait la Loire décrire un arc gracieux au pied de collines en pente douce ; des châteaux, des fermes, des bouquets de bois semaient la vaste plaine ;

des massifs de peupliers indiquaient çà et là les rives entre lesquelles coulait le ruban argenté du fleuve. Partout sur les coteaux, des moulins à vent, les uns au repos, les autres tournant activement sous l'effort du vent frais et gai qui sifflait une petite marche nuptiale fantastique dans la membrure des ailes, au-dessus de la tête de Berluques.

« Ce sera un lieu tout à fait sûr, pensa celui-ci en achevant ses réflexions ; on n'est pas vu de la Possonnière ; toutes les maisons tournent le dos, et tous les jardins ont de hauts murs.

Absolument rasséréné, notre homme rentra dans sa modeste demeure, petite maison blanche, moderne, affreuse, complétée par un bout de parterre où languissaient quatre géraniums et une demi-douzaine d'héliotropes. C'était l'asile qu'il avait choisi pour passer l'été et faire de profondes économies. Cependant sa maison, si laide qu'elle fût, avait vue sur les admirables coteaux de Chalonnes : on n'avait pas pu lui ôter cela.

La savante stratégie de Berluques lui ordonna de ne pas se



prodiguer à Bellefeuille, si bien que, pendant une huitaine de jours, Lucette eut le temps d'oublier complètement son existence, et Claire d'Esparre redevint presque aussi gaie que sa folle sœur ; l'absence prolongée de M. d'Esparre, fort occupé à se présenter à une élection sénatoriale dans les Pyrénées, ne contribuait pas peu, d'ailleurs, à lui faire l'esprit libre et l'humeur riante.

* *

Un soir, chez le sous-préfet d'Armentières-sur-Loire, dont la maison se trouvait non loin de Bellefeuille, pendant qu'on dansait de très bon cœur, portes et fenêtres ouvertes sur un merveilleux jardin éclairé par la lune, Berluques se dessina dans une embrasure, hanchant un peu, selon son habitude, et dardant un regard fascinateur sur Lucette.

Claire l'avait vu et l'étudiait d'une façon si marquée, qu'il ne put feindre de ne pas s'en apercevoir. Quittant sa pose de cariatide désœuvrée, il traversa le salon entre deux valseuses et vint s'incliner devant celle qu'intérieurement il nommait son ennemie.

C'était une fort jolie ennemie, ce soir-là surtout. Elle portait une toilette noire qui faisait valoir son teint nacré et ses magnifiques cheveux blonds ; Luce elle-même perdait à la comparaison, dans sa robe blanche, malgré l'éclat de sa jeunesse et sa chevelure toute pareille de nuance et d'épaisseur.

« Vous paraissez heureuse, ce soir, madame, dit Berluques avec un à-propos surprenant ; vous avez sans doute reçu des nouvelles de M. d'Esparre ? »

Claire se demanda si elle devait considérer la question comme

une impertinence ; mais non ! l'innocent Hector ne se doutait pas de l'impair qu'il venait de commettre.

« J'ai reçu des nouvelles de mon mari, répondit-elle posément. Son retour n'est pas éloigné. M. Barrois, mon beau-frère, revient... »

Elle allait dire demain ; elle se ravisa et conclut : « ... Ces jours-ci.

— Déjà ? » fit Berluques interloqué.

Le retour du mari allait singulièrement gêner ses petites combinaisons. Comment, cet insolent rival venait lui couper l'herbe sous le pied, détruire ses batteries si savamment dressées ? Il faudrait donc se hâter au risque de tout perdre ? C'était bien ennuyeux !

Cependant il se dit que rien n'était encore compromis. Une visite au moulin, dans la matinée de ce jour, lui avait prouvé, après deux ou trois autres, que la tranquillité de cet asile n'était jamais troublée : sa pièce de vingt sous, gisante au milieu du plancher, de façon à attirer inévitablement le regard, n'avait point été touchée ; donc, aucun profane n'avait pénétré, car autrement le premier soin du visiteur n'eût-il pas été de ramasser la pièce et de se l'approprier ? Berluques en jugeait par lui-même, c'est-à-dire pertinemment.

Il prit un grand parti. Quittant madame d'Esparre avec un semblant d'excuse, il alla droit à Luce et l'invita pour la première valse.

Elle accepta avec un petit sourire qui signifiait : « Vous allez m'amuser, vous savez ? J'y compte ! »

Et de fait il l'amusa ; Claire, qui ne les quittait pas des yeux, la

vit rire à plusieurs reprises. Une fois, Luce regarda Berluques d'un air surpris, puis aussitôt recommença de rire, quoique avec moins de liberté et d'abandon. Ils dansèrent ensemble plusieurs fois dans la soirée, et finalement Claire les vit disparaître dans le jardin.

Leur absence fut très courte et personne ne la remarqua, hormis madame d'Esparre. En rentrant dans le salon, Lucette vint à sa sœur et lui dit d'une voix brève :

« Demande la voiture. Je suis fatiguée. »

Claire obéit sans hésiter, comme c'était son habitude. Pendant le trajet Lucette ne dit rien. Ce silence était inquiétant, et madame d'Esparre en tira le plus mauvais augure. En arrivant à Bellefeuille, la jeune femme paraissait pressée d'aller dormir ; sa sœur, en l'embrassant, lui glissa affectueusement tout bas ces mots :

« Demain soir, Roger sera ici. »

— Oui... Eh bien, je n'en suis pas fâchée ! »

La voix qui proférait cette réponse parut à Claire stridente comme les trompettes qui firent tomber les murs de Jéricho.

« Cela doit te faire plaisir ! insista la sœur aînée. »

— Plaisir ? Assurément ! Il n'y a pas de bon sens à quitter sa femme pour si longtemps... Bonsoir, Claire. »

Et Lucette disparut dans sa chambre avec un frou-frou de soie indigné.

Madame d'Esparre dormit bien mal cette nuit-là ; dès l'aurore elle était levée, au grand étonnement des domestiques scandalisés, qui la trouvèrent installée sous la vérandah lorsque, les yeux encore gros de sommeil, ils descendirent paresseusement pour commencer leur service.

Madame Barrois, au contraire, se leva tard et employa beaucoup de temps à sa toilette. Elle semblait d'humeur assez agitée ; Claire l'entendait au-dessus de sa tête ouvrir et fermer des portes, des tiroirs, aller et venir de la chambre au cabinet de toilette. Elle descendit enfin, et dans le baiser qu'échangèrent les deux sœurs, l'aînée sentit gronder l'orage.

Pendant qu'elles émiettaient aux oiseaux hardis le pain de leur premier déjeuner, Claire essaya d'interroger Lucette ; mais quand une femme ne veut pas parler, personne, pas même une autre femme, ne peut lui faire ouvrir la bouche... En revanche, elles



n'avaient pas plutôt quitté le perron pour s'enfoncer dans les allées du parc, que madame Barrois éclata.

« Comprend-on cela ? L'insolent ! Avoir osé me parler de la sorte ! Faut-il que cet homme soit bête ! Ça ne lui suffit donc pas de s'appeler Berluques ? Il a besoin de se rendre encore plus ridicule ! »

Claire n'interrogeait plus ; elle passa son bras sous celui de sa sœur. Mais Lucette se dégagea : pour s'évaporer, sa colère avait besoin de la liberté des mouvements.

« Il m'a dit... non ! tu ne croiras jamais ça !... Il m'a proposé d'aller nous promener ensemble... »

— Où ? hasarda timidement Claire.

— Sur la route. Il a un moulin, à ce qu'il dit... tu sais bien, ce grand imbécile de moulin, avant d'arriver à la Possonnière ? C'est son moulin, à ce qu'il prétend : il dit que de là il y a une vue magnifique... Tu crois qu'il sait ce que c'est qu'une vue magnifique, toi ? Cet homme-là n'a jamais regardé un paysage, il ne se doute même pas de ce que c'est ! »

Elle haussa les épaules avec un incommensurable dédain, et fit quelques pas en silence.

« Tu te figures que je n'ai pas compris ? reprit-elle en se retournant brusquement vers sa sœur... J'ai parfaitement compris ! Je ne suis pas une enfant ! C'est un rendez-vous qu'il m'a donné, tout simplement ! Et il se figure que j'irai ? Ah ça, mais il me prend donc pour une bête, ce monsieur-là ? »

Claire ne disait rien. Elle était si contente, qu'elle n'avait pas le moindre désir de parler. Elle avait bien envie d'embrasser Lucette, mais elle n'osait pas, craignant d'interrompre ses confidences.

« Je te demande à toi, continua la jeune femme en s'arrêtant en face de sa sœur, je te demande sincèrement si rien dans ma conduite lui a jamais permis de supposer que... »

Ses yeux, qui interrogeaient ceux de Claire, se brouillèrent soudain de larmes et elle détourna la tête en frappant du pied.

C'était pour madame d'Esparre le moment de la prendre dans ses bras et de la caresser comme un enfant grondé, ce à quoi elle ne manqua pas. Un instant après, elles étaient assises sur un banc, tout près l'une de l'autre, les mains dans les mains, souriant et pleurant ensemble.

« Voyons, Claire, disait Lucette d'une voix suppliante, tu ne peux pourtant pas dire que je l'aie encouragé ? »

— Encouragé ? Oh non ! ma chérie ; mais enfin... tu riais... »

— Il était si ridicule !

— Tu ne riais pas tout à fait comme on rit d'un individu ridicule... N'en parlons plus... »

— Si ! fit Lucette en se levant ; parlons-en ! Je suis trop en colère ! Bien sûr je dirai à Roger... »

Claire prit sa sœur par la taille et la força à se rasseoir auprès d'elle.

« A ton mari ? Ne fais pas cela ! dit-elle avec autorité. »

— Ne pas lui dire ? A mon mari ? Je lui dis tout ! Ce n'est pas un braque comme le tien... Oh ! pardon, ma chérie... »

Elle serra la tête de Claire sur sa poitrine avec tant d'élan, que toutes deux s'en trouvèrent décoiffées, et leurs cheveux roulèrent sur leurs épaules comme deux vagues d'or. Riant de l'accident, elles se recoiffèrent réciproquement ; ce petit intermède leur avait détendu les nerfs.

« Comment t'a-t-il donné ce rendez-vous ? demanda Claire en piquant la dernière épingle dans les torsades de sa sœur. »

— A l'heure où la chaleur tombe, le ciel est si beau ! déclama Lucette en imitant la voix emphatique de Berluques ; la promenade est exquise, on ne rencontre jamais personne, et mon moulin serait heureux de vous faire les honneurs d'un paysage tel qu'on en voit rarement !

— Il parle comme un roman ! fit Claire. Mais c'est vague, en fait de renseignements.

— Il a dit quatre heures, ensuite, ajouta Luce après avoir réfléchi.

— Quatre heures... fit Claire. Roger arrive à cinq heures à la station... Lucette ?

— Ma sœur ?

— Il faut y aller.

— Moi ?

— Non, nous deux ! Tu aimes à rire... je crois que nous rirons.

— Je suis trop indignée pour rire !

— C'est moi qui parlerai ; toi, tu écouteras. »

Le visage de Luce s'éclairait peu à peu ; madame d'Esparre lui expliqua en détail le plan qui venait de germer dans son esprit ; avec de petits rires, se tenant par le bras et se serrant plus étroitement aux moments comiques, elles rentrèrent au château et ne cessèrent de chuchoter gaiement pendant tout le déjeuner.

Vers trois heures, le ciel s'étant couvert d'un fin réseau de nuages fait à souhait pour tempérer la chaleur, les deux sœurs sortirent ensemble d'un air belliqueux, armées de leurs ombrelles. Mais elles avaient troqué ces objets, de même que leurs chapeaux de paille. Aussi, à distance, Lucette avait l'air de Claire, et Claire de Lucette, leurs tailles, leurs visages et leurs robes à peu près semblables ne permettant pas à cent pas de les distinguer l'une de l'autre.

La route n'est pas longue de Bellefeuille au moulin ; pourtant

LUCIUS ROSSI



LE MOULIN A VENT

... Il s'était levé, prêt à enlacer Claire
de ses bras amoureux...

la gaieté des promeneuses eut le temps de se calmer, car elles étaient singulièrement silencieuses en approchant du monticule.

« Ce n'est qu'une plaisanterie, murmura Luce, et cela me fait quelque chose ! Tu ne sais pas ? J'ai un peu peur ! »

— Tant mieux ! pensa Claire. Mais, dit-elle, si cela t'ennuie, renonçons à l'aventure ? »

Lucette hésita un instant.

« Tu dois avoir une bonne raison pour m'avoir amenée ici, reprit-elle, car c'est toi, Claire, qui l'as voulu ? »

— Ma raison est bonne, en effet. Je désire te faire voir le sot personnage tel qu'il est, vaniteux et intéressé. Car, — ne te fâche pas, Lucette ! — il n'est même pas amoureux de toi.

— Ah ! fit madame Barrois d'un air vexé !

— Non, ma mignonne. Tu penses bien que je ne dis pas cela pour diminuer ton charme ou tes mérites ; mais, telle que tu es, cet être-là est incapable de t'aimer...

— A quoi as-tu vu cela ? demanda la jeune femme un peu dépitée.

— A tout, à ses yeux, à ses manières...

— Tu ne le connais guère, cependant...

— J'en connais d'autres de son espèce, répliqua madame d'Esparre avec un demi-soupir. Dis, veux-tu ou ne veux-tu pas ? Il faut nous décider.

— Allons ! fit résolument Lucette.

— Il n'est pas mal, son moulin, dit Claire en s'approchant ; mais je crois qu'il n'est pas à lui ; le propriétaire doit être un vieux finaud de paysan qui a des vignes près de chez nous... Montons.

— Il faut monter là-dedans ?

— Penses-tu qu'il avait l'intention de t'entretenir de sa passion en plein air ?

— Oh ! mais, Claire, je ne serais jamais montée avec lui !

— Je le pense bien ! répondit madame d'Esparre avec un fier sourire de sœur aînée. Voyons, courage, c'est de là-haut qu'il y a une belle vue, tu sais ? »

Cette idée les fit rire, et elles montèrent l'escalier branlant. Claire entra la première, et en experte propriétaire de campagne qu'elle était, elle alla droit à la petite fenêtre qu'elle ouvrit.

Un rayon de soleil pénétrant dans l'intérieur obscur tomba droit sur la pièce de vingt sous restée sur le plancher.

« Faut-il qu'il soit riche pour semer sa fortune comme ça ! fit Lucette avec un rire nerveux, en se baissant pour ramasser la pièce. On dit que l'argent trouvé porte bonheur ; je vais garder celui-là.

— Oh ! Lucette !

— Qu'est-ce que ça fait ? Elle n'est peut-être pas à lui, d'abord ! insista la jeune femme en glissant la pièce dans sa main gauche, par l'ouverture de son gant. Qu'est-ce qu'il y a là ? Du foin... et derrière ce foin... un panier... avec un goûter ! Ah ! mais, il songeait à tout, cet homme aimable ! Des petits gâteaux secs... loin des capitales, on fait ce qu'on peut ! Le foin pour son goûter, les gâteaux pour le mien. Du vin... Oh ! il n'y a qu'un verre !... »

Elle laissa retomber le panier avec tant de dégoût qu'il rendit un cliquetis de mauvais augure, et regarda sa sœur d'un air à la fois furieux et consterné qui dévoilait toute l'étendue de la leçon.

« Le voici qui vient, dit Claire ; alerte ! Je descends.

— Il est encore loin, insista Lucette, un peu inquiète de rester seule dans le moulin noir et désert.

— Il ne faut pas qu'il m'aperçoive ici, — heureusement il a un détour à faire derrière le mur d'un grand jardin. Je m'assiérai avec lui sur le banc, sous la petite fenêtre ; quand tu auras assez de notre conversation, tu laisseras tomber quelque chose... un petit caillou... tiens, en voici un... et je le congédierai. Sait-il que Roger arrive à cinq heures ?

— Non.

— C'est parfait. Et puis, nous irons à la gare. La victoria doit passer sur la route un peu avant l'heure du train, elle nous prendra. Ne me fais pas languir trop longtemps, dis ?

— Sois tranquille ! » répondit Luce en embrassant sa sœur comme si c'eût été pour la dernière fois.

Claire eut le temps de descendre et de gagner la route avant que Berluques parût. En homme expérimenté, il s'était bien gardé de marcher vite. Un large parasol blanc le protégeait contre le soleil, et il s'avancait avec la sage lenteur d'un colimaçon.

En apercevant madame d'Esparre que, naturellement, il prit pour Luce, il se sentit obligé de doubler le pas ; elle tenait son ombrelle obstinément baissée, et ce n'est qu'au moment d'une collision qu'elle la releva, découvrant son visage à Berluques stupéfait.

« Vous, madame ? fit-il dans son trouble.

— Ma présence vous étonne, monsieur ? répondit Claire avec le naturel le plus parfait. Je me promène souvent à pied dans ce pays charmant. J'allais faire une petite course au bourg ; ma sœur, fort occupée, n'a pu m'accompagner, c'est pourquoi vous me voyez seule.

— Ah ! madame votre sœur ?...

— Oui, elle a beaucoup à faire. Son mari revenant, vous comprenez... C'est à vous, ce moulin ? Il est très beau ! Vous n'y faites plus moudre ? Il tient une jolie place dans le paysage ! Figurez-vous que je ne l'ai jamais regardé de près ! »

Délibérément, madame d'Esparre s'engagea à travers les roches et s'avança vers l'extrémité du petit monticule.

« Vous veniez visiter votre propriété ? » dit-elle en jetant à Berluques un regard très engageant, accompagné d'un sourire, comme il ne lui en avait jamais vu.

Le propre de cette espèce d'hommes est de se figurer avec une extrême facilité qu'ils subjuguent toutes les femmes : Berluques se jeta goulument sur l'appât.

« Ne voulez-vous pas vous reposer un peu devant ce tableau magique ? » dit-il en indiquant le banc de terre avec un à-propos remarquable.

Claire accepta et il s'assit près d'elle.

O puissance du flirt ! O joies de la coquetterie ! O volupté de tenir un imbécile au bout d'un fil, comme un hanneton, et de le promener dans l'azur !

Claire était bien la plus honnête femme qui fût au monde, et l'existence qu'elle menait sous la férule de M. d'Esparre n'était pas faite pour lui inspirer le goût des escarmouches dangereuses ;



mais à suborner lâchement ce pauvre Berluques sans défense, elle prenait un plaisir inouï.

Elle lui fit défiler tout son chapelet : son enfance abandonnée, sans joies, sans mère, — car il jouait aussi de cette corde-là ; le vide de son existence, les trahisons de ses amours, car il avait aimé et, loin de s'en cacher, il avouait très volontiers aux femmes tout ce qu'il avait souffert pour elles, ce qui n'avait pas été sans lui rapporter par-ci, par-là, quelques petites consolations.

A son tour, lorsqu'un peu essoufflé par sa longue tirade, il la pressa de parler, Claire lui révéla que la vie de Paris lui semblait bien fatigante l'hiver prochain, lorsque M. d'Esparre, élu sénateur, devrait largement ouvrir ses salons...

« M. d'Esparre sera sénateur ? »

— Sûrement ! Il n'a pas de concurrent. »

Sénateur ! Pour ce qu'il en voulait faire, un sénateur valait un député.

Voyons : à bien y réfléchir, un sénateur, pour les recommandations, est-il l'égal d'un député ? C'est moins actif, moins dans le mouvement, mais c'est plus rassis, plus *calé*. Et puis, il n'avait pas le choix : Luce n'était pas venue, et Claire était venue. Et même,

elle était venue, exprès, parbleu ! Sa sœur lui avait tout dit !...

Il s'expliquait maintenant la froideur de madame d'Esparre ! Jalousie de femme. Elle l'aimait ! Qu'il avait été imprudent de ne pas s'en apercevoir ! Le simple bon sens ne lui disait-il pas qu'il avait mille fois plus de chances de réussir avec celle-ci, plus âgée, mal mariée...

Berluques, résolu à plaire, devint horriblement aimable. Dans le langage orné de métaphores élégantes qui lui était propre, il exposa les principes de sa conduite envers les femmes ; il parla de son inaltérable discrétion, l'infortuné ! Puis il avoua que jamais il n'avait livré d'aussi terribles combats avec lui-même que dans la circonstance présente, où tout lui commandait de se taire ; mais nous ne sommes pas les maîtres absolus de nous-mêmes et la passion, plus forte que le raisonnement, brise tous les obstacles qu'on prétend lui imposer. Lorsque, pendant des semaines, au sein d'une nature bien faite pour nous porter à l'attendrissement, on se trouve en présence d'une femme belle et séduisante, abandonnée, on peut le dire, par un époux indifférent, comment pourrait-on se défendre des entraînements de son cœur ?

Claire commençait à trouver le temps long, mais aucun signal ne venait de l'intérieur du moulin, et elle se demandait avec inquiétude si Luce ne s'était pas endormie dans le foin, au

ronron de leurs voix. Une voiture, évidemment en retard, passa derrière eux sur la route, avec une hâte folle.

« Voilà Joseph qui va chercher Roger, il nous a manquées... » pensa Claire. Au même moment, le train s'arrêta à la gare de la Possonnière. Elle n'avait pas entendu le sifflet.

« Cinq heures, dit-elle effrayée, en voulant se lever.

— Qu'importe ! s'écria l'entreprenant Berluques, sentant que s'il la laissait échapper, l'occasion ne se retrouverait pas de sitôt. Ne sentez-vous pas que je vous aime ?

— Moi ? fit Claire en se retournant vivement vers lui ; je croyais que c'était ma sœur ? »

Un autre eût éprouvé un peu d'embarras ; Berluques était bien supérieur à de pareilles faiblesses !

« Vous avez pu le penser, dit-il d'une voix douloureusement émue ; vous n'avez pas compris que c'était pour me rapprocher de vous ? »

— Et Luce qui ne bouge pas ! se disait Claire avec pas mal d'humeur. Qu'est-ce qu'elle peut bien vouloir encore ?

— Qu'est-ce que la vie sans amour, reprit Berluques, emporté par sa passion avec la même rapidité que le train qui passait maintenant devant eux après avoir déposé ses voyageurs. La vie sans amour est un désert, et vous vivez dans le désert, vous, si belle... si jeune... si... ah ! »



Il s'était emballé, il eût continué longtemps ; de petits rires étouffés se faisaient maintenant entendre au-dessus de sa tête, mais il n'y prenait pas garde, non plus qu'au roulement d'une voiture qui se rapprochait de plus en plus.

« Alors, fit Claire impérativement, vous n'aimez pas ma sœur ? »

— Moi ? Jamais de la vie ! C'est vous que j'aime, et mon cœur est à vos pieds. »

En prononçant cette métaphore hardie il s'était levé, prêt à enlacer Claire de ses bras amoureux ; il reçut à ce moment sur le nez un objet dur qui roula à terre et s'y aplatit, en brillant d'un vif éclat. C'était sa pièce de vingt sous.

Après le premier mouvement qui avait été de porter la main à son nez — les sages prétendent que c'est le bon — le second fut de regarder en l'air : Berluques n'oublia jamais le délicieux visage qu'il vit alors, appuyé sur deux petites mains gantées, le tout secoué d'un fou rire et encadré dans l'étroite fenêtre.

L'apparition s'évanouit aussitôt, et une voix fraîche cria dans l'espace :

« Roger, Roger ! »

Barrois regardait de tous les côtés, excepté de celui du moulin, ne soupçonnant aucunement le rôle que ce petit monument venait de jouer dans sa vie conjugale. Lucette, qui n'osait descendre seule l'escalier branlant, lui faisait vainement des signes d'appel. Le cocher comprit et arrêta son cheval au pied du monticule. Barrois aperçut alors sa femme, qui, dans la porte du moulin, semblait jouer un rôle d'opéra-comique. Il fut bientôt en haut de l'escalier, et les époux tombèrent dans les bras l'un de l'autre sans se préoccuper de Joseph, qui, très digne sur son siège, le fouet au repos sur la cuisse, les regardait en faisant mine de ne pas les voir.

« Qu'est-ce que tu faisais là ? demanda Barrois quand ils furent descendus de leur perchoir.

— Je m'amusais... oh ! je m'amusais ! »

Claire parut, rouge, un peu ennuyée.

« Bonjour Roger, dit-elle en lui tendant la main. Pourquoi m'as-tu fait attendre si longtemps ? demanda-t-elle ensuite à Lucette.

— Parce que c'était trop drôle ! Tiens, Roger, regarde-le, l'amoureux de ma sœur ! »

Tenant son nez endolori dans sa main droite et son parasol fermé dans sa main gauche, Berluques regagnait le bourg à travers champs.

« Je parie qu'il a ramassé les vingt sous ! » s'écria Lucette en courant sous la fenêtre.

En effet, la pièce n'était plus là.

« Il a bien fait, c'était à lui ! Il les avait gagnés ! déclara la jeune folle en riant aux larmes.

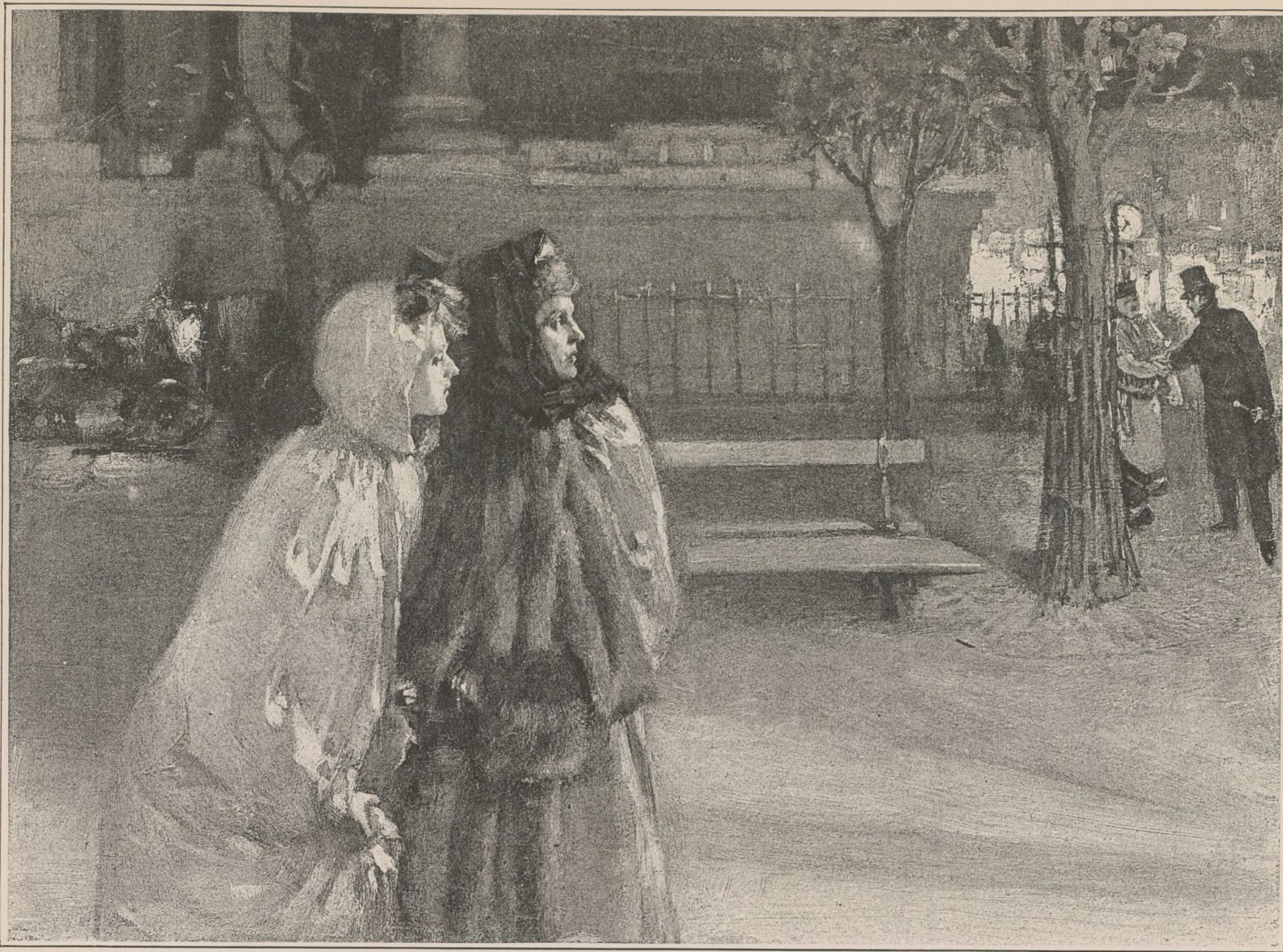
— Mais, fit Roger, je voudrais bien savoir...

— Nous te dirons tout ; oui, Claire ! on lui dira tout ! »

Le lendemain, par le premier train, Berluques quitta son séjour d'été.

HENRY GRÉVILLE.

(Illustrations de L. Rossi.)



L'AMI FRANÇOIS

PAR THÉODORE DE GRAVE

C'ÉTAIT vers la fin de l'hiver de l'année dernière. Le duc Georges de Chateaubourg, le beau Chateaubourg, ainsi que l'appellent ses amis en raison de sa très haute taille, de sa santé à toute épreuve et de sa robuste musculature, était allé passer la soirée au théâtre du Vaudeville, où il avait accompagné sa mère et sa jeune femme qu'il avait épousée deux mois auparavant. La représentation terminée, et comme ils s'apprêtaient tous les trois à monter dans leur landau, qui attendait à la sortie, tout à coup ils se ravisèrent et décidèrent de rentrer chez eux à pied. Le boulevard Malesherbes où ils habitaient n'était pas très loin, le temps était superbe et le ciel magnifiquement étoilé. Marcher sur les boulevards à pareille heure — il était près de minuit — c'était pour ces deux femmes du monde un vrai régal de parisiennes.

Georges avait offert le bras gauche à sa mère, tandis que la petite duchesse, chaudement emmitouffée dans sa pelisse, marchait d'un pas alerte et délibéré, à la droite de son mari. Elle était joyeuse comme un enfant de s'en aller ainsi à pied dans ce Paris de nuit qu'elle n'avait entrevu jusqu'alors qu'à travers les glaces de sa voiture, en revenant de soirée ou de l'Opéra. Spectacle d'ailleurs saisissant, en son étrangeté, que ce mouvement de minuit, dans cette partie des boulevards où recommence dans le vif éclat des lumières des cafés voisins, plus active, plus animée que jamais, la vie interrompue pendant les premières heures de la soirée.

Ils traversèrent la chaussée en face du café Napolitain, où l'on pouvait voir du dehors, à travers les vitres, des femmes en toilettes élégantes, des hommes en cravate blanche attablés. La sortie des théâtres avait fourni cette couche particulière de consommateurs d'après minuit.

Ils avaient pris le côté gauche du boulevard afin d'éviter la bousculade qui ne manque jamais de se produire à cette heure devant les grands cafés préférés des noctambules et dirigèrent leurs pas vers la Madeleine. Après avoir franchi la place de l'Opéra et laissé derrière soi les fenêtres éclairées des cercles qui l'encadrent, les lumières et les passants se firent plus rares. Bientôt ils parvinrent jusqu'à l'extrémité des boulevards, en face du marché

aux fleurs de la Madeleine. Ce coin de Paris était alors plongé dans une obscurité relative et à peu près désert.

Au moment où ils allaient quitter le large trottoir pour gagner la grille de l'église de l'autre côté de la chaussée, tout à coup un homme, sortant de l'ombre projetée par une grande charrette arrêtée à cet endroit, s'avança résolument vers le duc de Chateaubourg et après l'avoir regardé bien en face et de très près, s'écria vivement :

« Tiens ! c'est l'ami François ! »

La mère du duc, la femme de celui-ci, et lui-même, s'étaient arrêtés d'un même mouvement brusque, surpris tous les trois par cette exclamation familière poussée dans la nuit par un inconnu. D'autant mieux que cet inconnu, sorte de colosse aux formes athlétiques, venait de leur apparaître dans une tenue aussi étrange que peu rassurante.

En effet, cet homme, jeune encore, s'était avancé tête nue, les cheveux en désordre, les manches de la chemise relevées jusqu'au haut des bras, le corps comme emmaillotté dans des linges sanglants.

Cependant à ces mots : « Tiens ! c'est l'ami François ! » exclamés par l'individu en question, M. de Chateaubourg avait aussitôt dégagé son bras de celui de sa mère et s'était avancé vers son interlocuteur, cherchant à voir son visage afin de se rendre compte de la personne à qui il avait affaire.

Mais presque aussitôt, le duc, faisant un geste de surprise, s'écria à son tour :

« Comment, c'est toi Joseph ! »

Et en même temps l'inconnu et Georges s'étaient très affectueusement serré les mains.

Dès les premiers instants de cette rencontre, la mère du duc s'était vivement emparée du bras de sa belle-fille et lui avait dit en l'entraînant :

« Venez, Antoinette, venez, mon enfant, votre mari a sans doute besoin de s'entretenir avec cet homme de choses qui ne nous regardent pas ; venez, nous les gênerions peut-être. »

Et faisant aussitôt quelques pas en avant, elles se tinrent à l'écart, gardant le silence et attendant.

Le duc et celui qu'il venait de désigner sous le nom de Joseph

causaient toujours, familièrement, ainsi que deux amis, mais sans qu'il fût possible aux deux femmes d'entendre ce qu'ils se disaient.

La femme de Georges, au comble de l'émotion, tremblait de tous ses membres. Cette rencontre si inattendue, si mystérieuse, suivie d'une conversation intime entre son mari et cet homme, dont l'accoutrement désordonné et répugnant, le désignait au plus infime des métiers si toutefois il en avait un d'avouable,



causait une terrifiante frayeur à cette jeune femme : tout cela lui paraissait incompréhensible, invraisemblable et surtout effrayant.

Et pourtant tout cela aussi, était incontestable et vrai. Georges, son mari, le duc de Chateaubourg, était bien là, devant elle, causant toujours avec cet inconnu d'aspect sordide et de mine si peu rassurante. Et dans son inquiétude poignante, une seule pensée l'absorbait : Comment se faisait-il que ce gentilhomme, si fier et parfois si hautain, eût pu se créer une semblable relation ? Et sa belle-mère, qui aurait dû lui expliquer ce mystère, la rassurer, se taisait obstinément, et semblait accepter, sans paraître étonnée, cette intimité de son fils avec ce singulier personnage.

Et la pauvre enfant, absorbée dans ses réflexions, en proie à une indescriptible anxiété, faisant les plus grands efforts pour se donner du courage, en était arrivée à formuler dans sa grande inquiétude, toutes sortes de suppositions, sans parvenir, malgré cela, à avoir une idée exacte de cette singulière aventure.

Cependant, la conversation du duc de Chateaubourg avec « son ami » ne dura pas longtemps, cinq minutes à peine.

Georges quitta son interlocuteur, prit son élan en longues enjambées et vint retrouver sa mère et sa femme. Comme il allait les rejoindre, l'homme qu'il venait de quitter le héla. Georges s'était retourné.

« Et tu sais, François, lui criait Joseph de sa plus grosse voix, si tu ne viens pas comme tu me l'as promis, les camarades et moi nous dirons que t'est un feignant ! »

— J'irai ! je te le promets ! » répondit le duc de sa place.

En entendant l'homme du peuple tutoyer son mari, la jeune duchesse avait de nouveau tressailli. Décidément, elle ne savait plus que penser, quoi supposer. C'était effrayant ! Oh ! c'était certain : le duc avait été entraîné jadis, pendant qu'il était garçon, à faire partie de quelque association ténébreuse, comme on en lisait souvent dans les romans, et maintenant il lui était devenu impossible, sans doute, de se dégager. Oui, oui, c'était certain, Georges, son beau Georges, qu'elle aimait tant et si bien, était victime de son passé, un passé inavouable. Mais alors à quel homme l'avait-on donnée et qu'allait-elle devenir, grand Dieu !

A ce moment Georges venait de les rejoindre. Il paraissait très excité, mais très gai et plein d'entrain.

Il reprit le bras de sa mère, avec laquelle il échangea un rapide coup d'œil. Puis s'emparant vivement de la main de sa jeune femme, il l'attira contre lui dans un élan de chaleureuse tendresse et ils reprirent tous les trois leur chemin sans qu'il fût question entre eux de cet étrange incident.

Arrivés au boulevard Malesherbes et rentrés dans l'hôtel qu'ils habitaient en commun, le jeune ménage laissa madame de Chateaubourg, la mère, au premier étage. Georges et sa femme montèrent à l'étage supérieur. Quand ils furent dans leur appartement, le duc ne dit pas un mot de l'aventure, ne fit aucune allusion à ce qui venait de se passer.

« Il paraît que je ne dois pas être initiée à ce mystère ; c'est bien ! » pensa la jeune femme.

Et, prenant aussitôt sa résolution, la duchesse déclara à son mari que, se sentant fatiguée, elle désirait se retirer dans sa chambre.

A cette déclaration, Georges ne put réprimer un mouvement de satisfaction ; cependant, toujours aimable et empressé, il accompagna la duchesse jusque sur le seuil de la chambre à coucher et se retira. Rentrée chez elle la jeune femme ferma sa porte et mit le verrou.

A son tour le duc se retira dans sa chambre. Mais à peine y était-il rentré qu'il courut à son cabinet de toilette ; il y prit un vêtement du matin — un complet — qu'il s'empressa d'endosser en échange de ses habits de soirée. Quand il fut habillé, il ouvrit le tiroir d'un petit meuble, en tira un poignard qu'il mit dans l'une des poches de son pardessus. Ces précautions prises il descendit à l'étage inférieur et entra chez sa mère qui l'attendait. Il s'entretint pendant quelques instants avec elle et la quitta. Puis, il descendit jusqu'au rez-de-chaussée, se fit ouvrir la porte de la rue par le concierge et sortit.

Il était alors une heure du matin.

* *

Si mystérieux que puissent paraître les agissements de Georges de Chateaubourg, nous ne le suivrons pas plus longtemps dans son excursion, qu'il entreprenait à cette heure avancée et par cette nuit d'hiver. Revenons au contraire à sa jeune femme que nous avons laissée, enfermée dans sa chambre, en proie aux plus vives émotions.

Depuis qu'elle était seule, abandonnée à toutes ses réflexions, elle avait été plusieurs fois sur le point d'entrer chez son mari et de lui demander, bien doucement, sans reproches, des explications qui lui étaient dues. Mais, à peine avait-elle conçu ce projet, qu'elle y avait renoncé presque aussitôt, tant par timidité que par un sentiment de prudence que semblait lui conseiller la discrète réserve que le duc son mari avait gardée vis-à-vis d'elle.

Cependant, après s'être longtemps débattue dans cette pénible hésitation, elle s'était finalement décidée à tenter l'aventure ; elle voulait, elle avait besoin de savoir ce que tout cela voulait dire. Non pas, certes, pour la seule satisfaction de pénétrer un secret qu'on voulait lui cacher ; mais pour retrouver dans la cessation du doute le calme et la quiétude dont elle avait tant besoin.

Sa résolution prise elle sortit de chez elle et s'en alla frapper à la porte de la chambre à coucher de son mari. Comme elle ne recevait pas de réponse, elle entra résolument.

En trouvant la chambre vide elle resta stupéfaite. Elle se rapprocha du lit : il n'avait pas été défait.

« Sorti ! Il est sorti, sans me prévenir, sans rien me dire ! » fit-elle au comble de la douleur.

Elle revint chez elle, plus tourmentée, plus accablée que jamais, car maintenant elle savait quelque chose, peu de chose il est vrai, mais c'était suffisant néanmoins pour lui faire éprouver toutes les amertumes de la trahison dont elle se croyait victime. Et seule dans la nuit, au milieu du silence profond de la grande ville endormie, elle ressentit les cruelles angoisses de l'abandon. Elle pleura et elle eut peur ! Oui, bien peur ! Surtout quand il lui

revint à la mémoire la dernière phrase criée par l'inconnu à son mari, sorte d'appel qui, dans l'état où elle se trouvait, la comblait d'épouvante et que, malgré elle, elle répétait mentalement : « Et tu sais, François, si tu ne viens pas comme tu l'as promis, les camarades et moi nous dirons que tu es un fainéant. »

C'était donc un ordre formel, une injonction.

Et pourquoi cet homme appelait-il le duc : François, quand son vrai nom était Georges ? Et lui, ce gentilhomme, esclave sans doute de quelque association ténébreuse, avait docilement, lâchement obéi ! Mais dans quelle sombre affaire était-il donc compromis ?

A partir de cet instant, affolée, l'imagination en délire, la jeune femme n'était plus maîtresse d'elle-même. Et quand elle fermait

les yeux espérant fuir ainsi les visions absorbantes dont elle était hantée, elle voyait se dresser devant elle l'effrayante image de l'inconnu, de ce Joseph, ce colosse aux bras nus, aux vêtements sanglants, serrant les mains au duc de Chateaubourg !...

Cependant, vers le matin, brisée par l'émotion et la fatigue, elle finit par s'endormir d'un lourd et profond sommeil.

Quand elle s'éveilla il était près de onze heures. Étonnée et presque honteuse de se trouver à cette heure encore dans son lit, elle sonna ; aussitôt, sa femme de chambre parut et, sur l'ordre de sa maîtresse, elle alla tout de suite tirer les rideaux et ouvrir les volets.

Pendant le peu de temps que les persiennes restèrent ouvertes sous la poussée de la femme de chambre, madame de Chateaubourg, de son lit où elle était encore couchée, put entendre des crieurs de journaux qui, se reprenant tour à



tour dans leur boniment, annonçaient à grand renfort de gosier, une nouvelle à sensation.

De cette voix éraillée que l'on sait, et si particulière à ces industriels, ceux-ci criaient : « Demandez les horribles détails du triple assassinat commis cette nuit, entre deux heures et six heures du matin, avec le nom et l'adresse des victimes, dix centimes, deux sous ! »

« On a donc commis un assassinat cette nuit ? demanda madame de Chateaubourg à sa femme de chambre.

— Oui, madame, fit la domestique, et même, ajouta-t-elle, très près d'ici ; trois femmes ont été tuées. On dit qu'il y a plusieurs assassins ; mais ils ne sont pas encore arrêtés. Cette nouvelle a mis notre quartier en révolution ; tout le monde en parle sur le pas des portes...

— Cette nuit ? demanda encore la duchesse, en se soulevant sur ses oreillers.

— Oui, madame, cette nuit. Il paraît que ce crime épouvantable a été découvert entre six et sept heures du matin. C'est du moins ce que dit le journal que l'on crie sur la chaussée.

— Cette nuit ! répéta la jeune femme se parlant à elle-même et paraissant réfléchir profondément.

« C'est bien ! fit-elle à sa servante, vous pouvez vous retirer. »

Quelques minutes après, s'étant habillée à la hâte, elle se dirigea vers la chambre de son mari, où elle entra résolument et sans frapper.

Le duc était dans son lit et dormait profondément. La respiration régulière mais bruyante s'exhalait de la poitrine de l'hercule, emplissant la chambre d'une sonorité de basse taille ; disons le mot, il ronflait.

La chambre était encore plongée dans une demi-obscurité. Avant de réveiller son mari, la jeune femme s'empressa de tirer les rideaux de la fenêtre et d'entrouvrir les volets...

De cette place elle entendit les voix des marchands de journaux se perdant dans l'éloignement et criant toujours la sinistre nouvelle. Obsédée par le récit psalmodié de ce drame, elle quitta précipitamment la fenêtre et se rapprocha du lit où le duc dormait toujours. Mais, au premier mouvement qu'elle avait fait dans la pleine lumière, elle resta comme pétrifiée d'épouvante. Il y avait de quoi, car elle venait d'apercevoir sur un meuble, et parmi les vêtements que le duc y avait déposés en se couchant, la chemise qu'il avait quittée et dont le plastron et les manchettes étaient couverts de larges taches de sang.

Elle restait là, immobile, haletante et muette, l'œil dilaté, le regard fixé sur ces maculatures sanglantes.

Cependant, surmontant tout à coup son effroi et son dégoût en songeant que peut-être son mari avait été blessé, que ce sang pouvait être le sien, elle vérifia les vêtements pour s'assurer s'ils ne portaient pas la trace d'un coup de poignard ou du passage d'une balle. Mais non, tous étaient intacts et ne laissaient voir aucune déchirure.

Pourtant c'était bien du sang ! du sang qui avait dû gicler avec force. Pour mieux se rendre compte de sa sinistre découverte, elle prit la chemise dans ses mains et vint l'examiner au grand jour, contre la fenêtre.

Là, elle éprouva une sensation horrible ! sur l'une des manchettes, parmi les caillots de sang coagulé, elle venait d'apercevoir de tous petits fragments de chair qui y étaient restés collés.

Elle était glacée d'effroi. L'imagination en délire, n'étant plus maîtresse d'elle-même, elle en vint à faire d'horribles rapprochements.

La rencontre de l'inconnu par son mari, la sortie de celui-ci pendant la nuit précédente ; ce sang dont les vêtements étaient inondés ; enfin, coïncidence bizarre, ce triple assassinat découvert dans la matinée ; tous ces faits et toutes ces circonstances se confondaient dans sa tête en une même action et se rattachaient entre eux par un lien mystérieux et criminel. Et la pauvre jeune femme, folle d'effroi, n'osait plus ni rester ni s'en aller. Cependant, cédant tout à coup à une idée subite, sans réveiller le dormeur, sans jeter un regard derrière elle, la jeune femme s'enfuit presque en courant de cette chambre maudite. Mais au lieu de rentrer chez elle, elle descendit au premier étage et demanda

— Où est mon fils ? demanda impérieusement madame de Chateaubourg.

— Dans sa chambre.

— Et c'est lui qui vous a raconté cette histoire ?

— Non, il ne parle pas.

— Comment, il ne parle pas ! Pourquoi ?

— Pourquoi ? Parce qu'il dort et qu'il ronfle. »

* *

Madame de Chateaubourg crut un instant que sa belle-fille était devenue folle. Cependant, quoique fort troublée elle-même des réponses incohérentes de la femme de Georges, elle pensa qu'avant de s'effrayer plus longtemps, il était prudent de la calmer par de sages raisonnements. Seul moyen, d'ailleurs, d'en obtenir quelques éclaircissements utiles.

« Voyons, ma chère Antoinette, lui dit-elle avec une extrême douceur, ne pleurez pas ainsi. Avec vos phrases entrecoupées, inintelligibles, vous ne parvenez qu'à m'effrayer, sans rien m'apprendre. Vous êtes venue chez moi pour me raconter quelque chose, n'est-ce pas ? Eh bien ! expliquez-vous ; mais posément, tranquillement et dites-moi bien la cause de votre chagrin. Vous savez combien je vous aime, combien je suis disposée à faire tout ce qu'il faudra pour que vous soyez toujours heureuse ! n'êtes-vous pas ma fille ? »

En disant cela, madame de Chateaubourg l'avait tendrement attirée dans ses bras.

Un peu calmée par ces affectueuses démonstrations, la jeune femme, d'un rapide mouvement, s'essuya le visage envahi par les larmes et se prit aussitôt à raconter à sa belle-mère, d'abord, com-

bien elle avait été surprise et troublée la veille par la rencontre de cet homme du peuple, de ce Joseph qui avait tutoyé le duc et l'avait familièrement appelé François. Ensuite, elle insista sur l'étonnement que lui avait produit le silence gardé par son mari sur cette aventure ; la sortie mystérieuse de celui-ci pendant la dernière nuit ; enfin, la découverte qu'elle venait de faire en entrant dans la chambre de Georges, c'est-à-dire cette chemise couverte de sang, et cela au moment où l'on criait dans la rue les détails du triple assassinat commis pendant cette même nuit.

Madame de Chateaubourg avait laissé parler sa belle-fille sans l'interrompre. Mais si celle-ci eût été moins troublée, elle se fût aperçue, au fur et à mesure qu'elle avançait dans son récit, des efforts que faisait sa belle-mère pour contenir la folle envie de rire qui l'étouffait.

« Ma chère fille, séchez bien vite ces larmes ; tout cela n'est qu'un quiproquo, un malentendu... »

Puis, s'interrompant brusquement :

« Allons, asseyez-vous là, près de moi et veuillez m'écouter, car je vous dois des explications que nous désirions, mon fils et moi,

vous laisser ignorer pendant quelque temps encore, mais qu'il n'est plus possible de retarder, je le vois. »

La jeune duchesse, étonnée de ces paroles, mais rassurée par l'accent de vérité qui les accompagnait, s'assit aussitôt sur le siège qui lui avait été indiqué et attendit avec confiance les explications promises.

* *

« Sachez d'abord, ma chère enfant, commença aussitôt madame de Chateaubourg, que mon fils, votre mari, a été pendant de longues années très dangereusement malade ; à ce point que tous les médecins l'avaient condamné. »

La jeune femme eut un mouvement de très vive émotion.

« Oh ! rassurez-vous, s'empressa de lui dire sa belle-mère ; aujourd'hui, Dieu merci ! tout péril est conjuré. Plus tard, je vous apprendrai quelles furent mes craintes, mes terribles angoisses, l'immense douleur dont je fus tourmentée. Qu'il vous suffise de savoir pour l'instant que pendant dix ans j'eus recours à tout ce que la science a pu imaginer pour disputer mon enfant à la mort. Mais Georges eut beau se prêter docilement aux nombreux traitements qui lui furent imposés ; hélas ! rien n'y fit. Le mal empirait toujours. Chaque jour, chaque heure qui s'écoulait nous rapprochait au contraire du dénouement fatal. J'étais folle de chagrin.



à voir tout de suite sa belle-mère qu'elle trouva dans sa chambre. A peine entrée chez la mère de son mari, elle s'affaissa sur un fauteuil ; pendant plusieurs secondes elle resta sans pouvoir s'expliquer tant elle était suffoquée par les sanglots.

Madame de Chateaubourg avait pour sa belle-fille toutes les tendresses d'une mère. Elle chercha d'abord et sans même connaître les causes de son chagrin, à consoler la jeune éplorée. Elle la fit asseoir à son côté, lui prit les mains qu'elle garda longtemps pressées dans les siennes ; enfin elle lui dit d'une voix émue :

« Mais que se passe-t-il donc, ma chère Antoinette ? Pourquoi pleurez-vous ainsi ? Georges serait-il malade ?

— Non ! pas malade ! fit la duchesse parlant toujours par phrases entrecoupées et à travers ses sanglots.

— Alors, quoi !

— Georges !... »

Elle hésita ; puis, se reprenant et comme faisant un effort de courage :

« Georges, assassin ! Exclama-t-elle, en poussant un cri de douleur et en se couvrant le visage de ses mains.

— Que me dites-vous là ! ma chère fille ? s'écria la mère du duc en se redressant fièrement de tout son haut : vous dites que mon fils a voulu vous assassiner ?...

— Non, pas moi... Trois victimes... cette nuit... il est couvert de sang !

« Dans mon désespoir, ne sachant plus que faire, je finis par écouter, vous le pensez bien, tous les conseils qui m'étaient donnés. En voyant mon fils abandonné par tous les médecins, je n'osais plus repousser aucune des propositions qui m'étaient faites pour le sauver. Les empiriques, les charlatans, j'accueillais tout le monde. En un mot, j'aurais tout accepté.

— Pauvre mère! murmura la duchesse en prenant les mains de madame de Chateaubourg.

— Oui, pauvre mère, et toutes nous en sommes là quand il s'agit de ces êtres que nous avons créés, que nous aimons d'une affection si particulière, si profonde, qu'elle ne ressemble en rien aux autres élans les plus entraînants du cœur humain. Plus tard, espérons ma chérie que ce sera bientôt, vous aussi vous saurez comment on aime ses enfants. Enfin, continua-t-elle, un jour que tout semblait fini, après avoir tout tenté, tout épuisé, un vieil ami de notre famille me conseilla d'essayer d'un nouveau moyen. Ce moyen me sembla, je l'avoue, des plus étranges. Cependant je n'hésitai pas à en parler à mon fils. Il accepta la proposition. Voici donc en quoi consistait ce nouveau traitement :

« Le duc devait immédiatement quitter sa maison et rompre radicalement avec ses habitudes d'homme du monde, renoncer à tout le confortable dont il jouissait et s'en aller vivre un an ou deux, le temps nécessaire enfin, dans un des abattoirs de Paris.

— Dans les abattoirs! s'écria la jeune femme au comble de la stupéfaction.

— Oui, dans les abattoirs et y travailler absolument comme un garçon boucher, se mêler à la vie commune du personnel. Oui, pour que cette cure eût quelque chance de succès, Georges devait apprendre le métier, le pratiquer, c'est-à-dire tuer les animaux, les découper, manier la chair sanglante et encore pantelante; enfin se vautrer dans le sang, s'en imprégner, au besoin en boire.

« Si répugnant que pût lui paraître ce traitement, le pauvre malade s'y soumit avec complaisance. Je m'entendis aussitôt avec un maître-boucher de la Villette. Je mis ce brave homme au courant de la situation, et le duc entra chez lui comme apprenti. »

La femme de Georges de Chateaubourg écoutait sa belle-mère, de plus en plus étonnée; mais l'histoire qui lui était racontée avait tant d'intérêt pour elle, que pour rien au monde elle n'eût voulu interrompre la mère de son mari. Celle-ci, après une courte pause, reprit ainsi :

« Afin de lui rendre plus faciles les relations qu'il allait se créer parmi ses compagnons de travail, il fut convenu avec le maître-boucher, que mon fils ne dirait pas son nom, en un mot qu'il garderait l'incognito le plus absolu. Il prit le nom de François Dubourg et passa pour le fils d'un confrère du patron habitant la province.

« Ce maître-boucher auquel nous nous étions confiés, excellent homme et très compatissant aux cruelles inquiétudes dont il me voyait tourmentée, voulut bien se prêter à toutes ces combinaisons. D'abord il choisit parmi son personnel celui

de ses hommes qu'il jugea le mieux disposé à s'occuper de Georges. Il le lui recommanda particulièrement, en le chargeant de lui montrer le métier, de veiller sur lui et de lui épargner les corvées trop pénibles du début, vu l'état de sa santé.

« Le hasard voulut que ce garçon boucher, auquel le duc avait été confié et dont il était devenu l'apprenti, fût un homme très doux et très bon. Vous ne sauriez vous imaginer les soins, les complaisances que ce brave garçon ne cessa de prodiguer à mon pauvre malade. Il se fit son protecteur, son gardien fidèle, veillant sur lui nuit et jour. Georges en conçut une telle reconnaissance qu'il finit par se lier d'amitié avec lui. Ainsi que les ouvriers habitués à travailler journellement ensemble, cet homme prit la coutume de tutoyer son apprenti. De son côté Georges, pour ne pas le froisser, le tutoya lui-même : François Dubourg ne voulut pas être en reste d'amitié avec Joseph Peytral, car cet homme si dévoué est ce Joseph dont la rencontre vous a tant effrayée hier soir.

« Enfin, après une année de cette existence passée, pour ainsi dire nuit et jour dans le sang des animaux, Georges était complètement rétabli. C'est à ce moment qu'il fit le métier de garçon boucher. En toute saison il se levait à quatre heures du matin, il endossait les vêtements de grosse toile, se chaussait de lourds sabots, allant et venant dans les cours de la grande tuerie, égorgeant des moutons et des veaux, assommant des bœufs. Et à ce rude labeur il s'est fait cette santé robuste qui lui permet, paraît-il, d'abattre un bœuf d'un premier coup de massue.

« Ai-je besoin de vous en dire davantage pour expliquer votre méprise? Hier soir, Joseph, en rencontrant par hasard « l'ami « François », n'a pu, malgré notre présence, réprimer ce mouvement d'effusion. Georges se serait bien gardé de le lui reprocher, et il est allé à lui, au contraire, lui tendant la main. Cette fois, c'était bien le duc de Chateaubourg qui s'adressait à l'ancien compagnon de travail, car depuis longtemps déjà Joseph Peytral n'ignore pas que son ancien apprenti est un *monsieur*.

« Hier soir, pendant cette rapide causerie qu'ils eurent ensemble, alors que nous nous tenions toutes les deux à l'écart, Joseph, en manière de défi, demanda au duc s'il avait toujours la force, comme autrefois, d'abattre un bœuf du premier coup. »

« Je te le prouverai quand tu voudras, lui répondit le duc.

— Quand je voudrai, fit Joseph, eh bien! ça va-t-il pour ce matin?

— Pour ce matin, soit, fit Georges toujours riant et tu verras, mon vieux, que je n'ai pas oublié le métier. »

« Trouvant la proposition originale, votre mari est donc sorti cette nuit, sans vous prévenir, car il m'avait souvent exprimé le désir de ne vous parler de tout cela que beaucoup plus tard. Il s'est rendu aux abattoirs et a assommé deux ou trois bœufs, ce qui explique le sang répandu sur le plastron et les manchettes de sa chemise. Voilà, ma chère enfant, à quoi se réduit ce drame imaginaire. »

La jeune duchesse allait s'excuser de sa folle terreur, lorsque son mari entra.

« Bonjour, François! fit la jeune femme en sautant au cou de son mari qu'elle embrassa tendrement; et elle ajouta : comment va notre ami Joseph? »

Le duc resta un moment sous le coup du plus grand étonnement. Puis, regardant tour à tour sa mère et sa femme, il se prit à rire à son tour, car il avait compris que son secret était dévoilé.

THÉODORE DE GRAVE.

(Illustrations d'Albert Lynch).



Ma Photographie

MONOLOGUE DE GROSCLAUDE

Dit par COQUELIN CADET



1. VOILA POUR MON COIFFEUR !



2. VOILA POUR LE GRAND PUBLIC !



3. DANS LE GOUT DE L'HERCULE FARNÈSE !



4. SONGEONS A MES ÉLECTEURS !



5. TAILLANT UNE BANQUE RASOIR !

SERVITEUR, monsieur Naguerre... Je viens pour mon portrait-carte... Ce n'est pas que ça m'amuse de me faire photographier, quant à ça, non ! Mais ça fera si plaisir à mon coiffeur : il n'en dort pas le pauvre diable et chaque matin en me rasant :

« Eh bien, monsieur Duranpont ?... Est-ce pour aujourd'hui, cette photographie ? »

Un excellent garçon, ce brave Alcide ! Mais il est insupportable avec sa manie des portraits d'hommes célèbres... Que voulez-vous ? chacun a ses petits travers... C'est, du reste, le seul que je lui connaisse, ma parole d'honneur : il ne boit pas, il ne mange pas d'ail et ne vous propose jamais d'eau contre les pellicules ni de tuyaux pour les courses... Trouvez-m'en beaucoup comme celui-là !

Aussi toutes nos gloires se rencontrent dans ses salons. Sa collection photographique est comme qui dirait un petit Panthéon des contemporains illustres ; à part moi, il les a tous : Paulus, Eiffel, M. Carnot, Sarah-Bernhardt, Blowitz, Émilienne d'Alençon, Renan, l'Intrépide Vide Bouteille, Michel Eyraud, le prince de Galles et feu les frères Lionnet... et ornés de dédicaces généralement flatteuses.

Il coiffe même le roi Milan et c'est lui qui chaque matin frictionne son auguste crâne avec de la pommade à faire repousser les couronnes... Mais j'abuse de vos instants.

Bref, imaginez-vous que ce matin en me rasant, ce diable d'Alcide m'a coupé... tenez... là... sous le menton, à deux doigts de la carotide !... Je ne sais pas si vous êtes comme moi, mais ce genre de sensation m'est tout à fait désagréable.

« Fichu maladroit ! ai-je fait, exaspéré. Mais lui, très froid :

— Ces choses-là n'arriveraient pas à monsieur si monsieur tenait ses promesses !

— Quelle promesse, bourreau ?

— Mais cette photographie que j'attends depuis si longtemps !... Chaque fois que j'y pense ça me met de mauvaise humeur et il en résulte de faux mouvements ; c'est on ne peut plus naturel... »

Du moment que cela devient une question de vie ou de mort, vous pensez bien que je n'hésite pas plus longtemps, et me voici.

Parlons un peu de la pose, maintenant ; c'est que, je vais vous dire, il m'en faudrait quelques-unes... Voyez-vous, moi, je ne me fais pas photographier souvent, mais quand je m'y mets, je ne fais pas les choses à moitié.

Comme je viens d'avoir l'honneur de vous le dire, c'est pour mon coiffeur que je veux ma photographie ; d'accord, mais il me paraît convenable d'en faire profiter mes diverses relations et vous devez comprendre qu'une pose qui est pour plaire à ma belle-mère n'aurait aucun succès... Simple affaire de tact, n'est-ce pas ?

Pour chez ce brave Alcide, où il vient un peu de tous les mondes, je voudrais quelque chose de simple et sans prétention, qui ne puisse choquer personne.

Un peu de bonhomie conviendrait même, mais sans trop de laisser-aller : le sourire de l'homme du monde, avec, au coin des lèvres, une pointe de notre vieille raillerie gauloise et, sur le front pensif, un doigt posé, rappelant qu'il y a quelque chose là... Ça peut aller, n'est-il pas vrai ?... Voilà pour le grand public.

Passons à l'intimité. Il me faudrait une pose très... comment dirais-je... une pose

un peu... Le mot ne me vient pas, mais vous entendez ce que je veux dire... C'est pour la petite... (*Bas à l'oreille*) du Ballet... Ceci, de vous à moi, n'est-ce pas ? je m'en remets à votre discrétion professionnelle !

Allons donc ! vous ne la connaissez pas ?... Charmante enfant, mais une nature assez primitive... C'est par les sens que je la tiens : elle est folle de ma plastique ; il s'agirait donc de trouver une pose qui mît bien mon buste en valeur. (*Se campant*). Que diriez-vous de quelque chose dans le goût de l'*Hercule Farnèse*,... le torse en avant, l'épaule tombante et une massue à la main... Hein ?... Vous n'avez pas de massue ?... Fâcheux, mais que voulez-vous, je tiendrai un gros parapluie. Après tout, c'est plus moderne.

Songez maintenant à mes électeurs ! Ça, c'est tout indiqué : Debout sur les Tables de la Loi... En avez-vous, au moins, des Tables de la Loi ?... Non !... Ça ne fait rien ; prenons une table quelconque... La main gauche montrant la conquête de l'avenir, la droite résolument enfoncée entre deux boutons de la redingote, comme pour maintenir les traditions du passé, le visage noblement élevé au-dessus de toutes les querelles des factions et la bouche semblant dire, avec la sérénité d'une conscience pure :

« Voilà comment on vit pour vingt-cinq francs ! »

Je crois que ça fera de l'effet dans le quartier.

Il y aurait ensuite les amis du Petit Cercle... Attendez-donc... Verriez-vous quelque inconvénient à me représenter taillant une banque-rasoir ?... Un buste seulement : la main gauche tenant le paquet de cartes, la droite abaissant un neuf de trèfle, la lèvre dédaigneuse, le nez impertinent, le chapeau sur l'oreille et le regard impassible... C'est dit.

Malheureusement l'impartialité la plus élémentaire vous obligerait à faire également ma tête de lendemain de culotte lorsque je viens régler mon crédit à la caisse.

Ça jetterait un léger froid si ça venait à tomber dans mon intérieur où l'on ne connaît de moi que l'homme sérieux, tout à ses chères études et membre de quelques autres sociétés savantes. En un mot l'officier d'Académie... Tiens ! si vous me faisiez avec mes palmes, en homme fraîchement décoré, tel que je devais être au banquet qui me fut offert en l'honneur de cette haute distinction honorifique par un groupe d'admirateurs.

Mais peut-être vaudrait-il mieux attendre l'heure, sans doute prochaine, où le ministre arrachant de sa poitrine l'étoile des braves, considérera comme un devoir de la passer à ma boutonnière sur un des champs de bataille pacifiques de la science.

A propos ! j'allais oublier les camarades du régiment... Ma foi, c'est bien simple : faites-moi donc tout bonnement comme je suis chaque matin au Bois... en train de franchir la rivière du Cercle des Patineurs, calme sur un cheval fougueux... Allons, bon ! j'en étais sûr ; vous n'avez pas de rivière !... Mon Dieu, que vous êtes donc mal outillé, mon pauvre ami !... Au moins, avez-vous un brook ? une banquette irlandaise ? une haie vive ? Rien de tout cela ? Que le Diable vous emporte !... Enfin, mettez un canapé... pas de canapé ? Des chaises !... Vous ne voulez pourtant pas que je saute dans le vide ?

Et maintenant, à la famille !... Ça, c'est le plus délicat.

Une idée !... Qu'est-ce que vous diriez d'une pose qui rappellerait la gravure populaire : « *Henri IV recevant l'ambassadeur d'Espagne*, » en jouant à faire le cheval, avec ses enfants sur son dos.

Voilà qui ferait plaisir à belle-maman, elle aime tant les petits !... Et puis je ne serais pas fâché de montrer un peu qu'il y a en moi un homme d'intérieur.

C'est bien entendu, n'est-ce pas : vous me faites à quatre pattes, avec quelques mioches sur le dos... Ce n'est peut-être pas très correct, mais comme dit le charbonnier : « Cha amugera lé jenfants ! »

Là ! j'en étais sûr... vous n'en avez pas des enfants... Alors me voilà forcé de faire amener les miens !... A propos, je n'oublie personne ?... Ah ! il y a encore ma concierge !... Mais, au fond, il se pourrait bien qu'elle préférât sa part en argent... Courrons nous en assurer... Je reviens dans un instant.

(Photographies directes de M. Camus).

GROSCLAUDE.



6. MA TÊTE DE LENDEMAIN DE CULOTTE !



7. EN UN MOT, L'OFFICIER D'ACADÉMIE !



8. L'ÉTOILE DES BRAVES !



9. COMME JE SUIS CHAQUE MATIN AU BOIS !



10. COMME HENRI IV !

CHANSONS D'ENFANTS

Mon Chien Tom

Paroles d'ADRIEN DEZAMY.

Musique de GEORGES FRAGEROLLE.

CHANT. *avec colère*

PIANO. *Allegretto.*

plus lent.

Pour finir Presto.

Ma-man m'a gron-dé, l'autre jour, Car j'a-vais sa-li mes bot-ti-nes: —
 Pa-pa m'a gron-dé, ce ma-tin, Car j'a-vais dé-chi-ré ma ves-te —
 Mais ce n'est pas beau de men-tir! Je vais dé-voi-ler le mys-tè-re.

— J'ai dit: c'est Tom, qui, dans la cour, Mit sur moi ses pattes ca-li-nes. Tom! mon vieux chien, Ce n'est pas bien! Je vais te
 — J'ai dit: c'est Tom, dans le jar-din, Qui mor-dit ma veste... et le res-te! Tom! mon vieux chien, Ce n'est pas bien! Je vais te
 — C'est moi tout seul qu'il faut pu-nir, Car je me suis rou-lé par ter-re! Tom! mon vieux chien, Va, ne crains rien. Au lieu de

bâ-ton-ner la crou-pe! Je te mettrai du poi-vre dans ta sou-pe!
 bâ-ton-ner la crou-pe! Je te mettrai du poi-vre dans ta sou-pe!
 bâ-ton-ner ta crou-pe, Je te mettrai du su-cré dans ta sou-pe!

GULON Grav

